

L'ODYSSÉE de Monsieur DE MONTAIGNE

COMMENTAIRES ET ILLUSTRATIONS
DANS LE SILLAGE DU JOURNAL DE VOYAGE

Yves LOUAGIE

L'ODYSSÉE de Monsieur DE MONTAIGNE

180° éditions
www.180editions.com
www.instagram.com/180editions

Conception graphique et mise en page
Martine d'Andrimont | ARTifice concept
info@artifice-concept.be, Louvain-la-Neuve

Illustrations de couverture
Vue d'Acquapendente depuis la route de Sienne,
dessin à la plume de Joris Hoefnagel datant de 1577
(bibliothèque nationale de France).

Tous droits strictement réservés. Toute reproduction
d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé
que ce soit, et notamment par photocopie, microfilm ou
support numérique ou digital, sans l'accord préalable
et écrit de l'éditeur, est strictement interdite.

Dépôt légal : à parution
ISBN : 978-2-940721-??-?

COMMENTAIRES ET ILLUSTRATIONS
DANS LE SILLAGE DU JOURNAL DE VOYAGE



180° éditions

TOME 1 | LES PAYS GERMANIQUES

PRÉFACE

PROLOGUE

EN ROUTE VERS L'EST

LA SUISSE

L'ALLEMAGNE

L'AUTRICHE

TOME 2 | DE VENISE À ROME

LA VÉNÉTIE

DE FERRARE À ROME

PREMIER SÉJOUR À ROME

TOME 3 | VOYAGES AU CENTRE DE L'ITALIE

LE VOYAGE PAR LES ÉTATS PONTIFICAUX

D'UNE MER À L'AUTRE

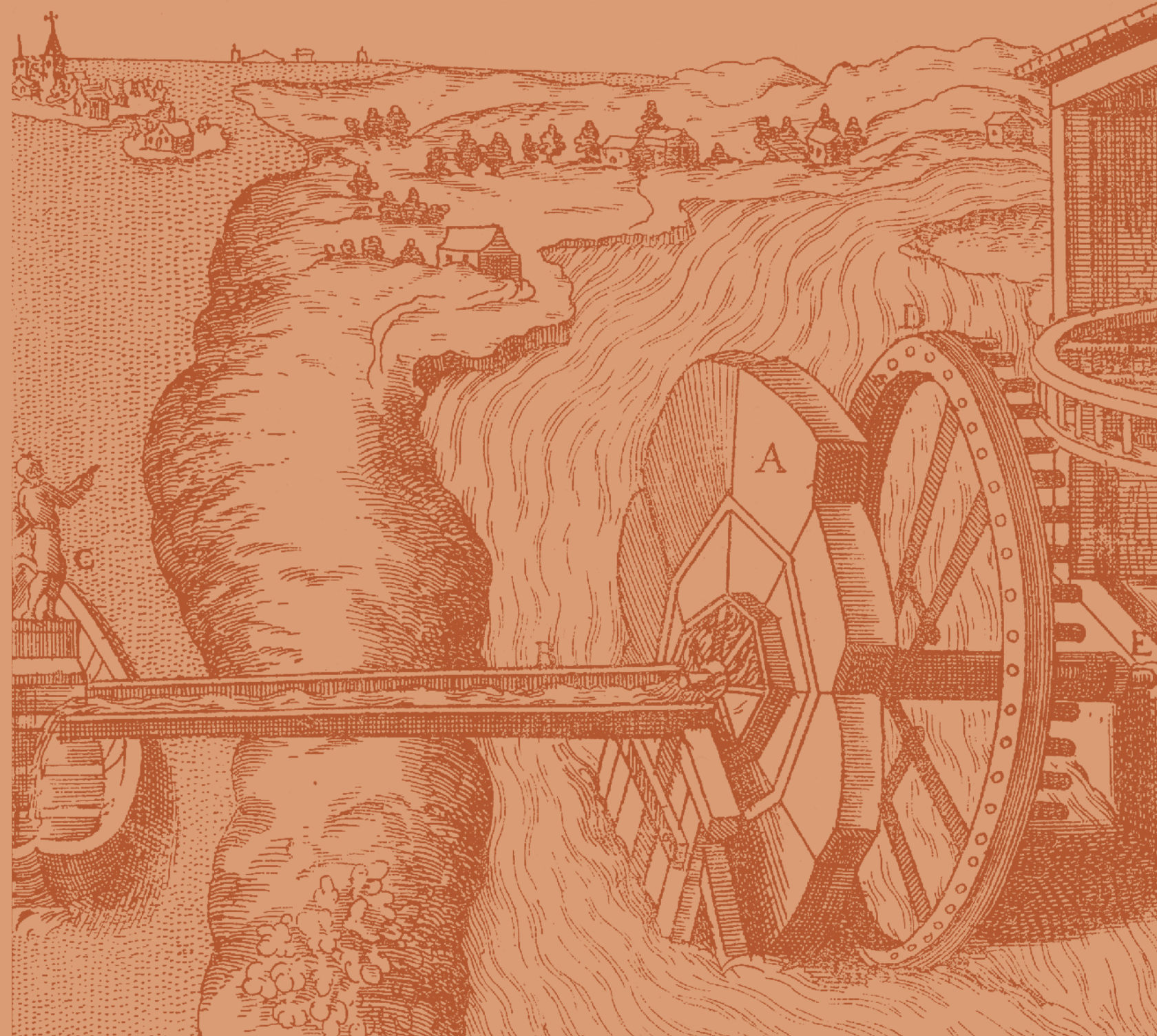
LA TOSCANE

TOME 4 | LE RETOUR PAR ROME

LE RETOUR À ROME

LE LONG VOYAGE

LA VÉNÉTIE



Montaigne et ses compagnons émergent de l'étroite gorge de la *Chiusa di Rivoli* dans la lumineuse plaine de Vénétie. Ils changent de direction et mettent résolument le cap sur la mythique lagune. Vérone, leur première étape, recèle une foule de singularités : les fresques des chevaliers brandebourgeois, le ghetto, le nouvel ordre religieux spécifiquement italien des jésuites de saint Jérôme. C'est pour Montaigne le premier contact avec les vestiges monumentaux de l'époque romaine et le choc esthétique de l'*Arena*. Au sortir de la ville, ils rencontrent une étrange église conçue en rotonde, préfigurant un nouveau style architectural.

À Vicenza s'érigent patiemment les ambitieuses constructions de Palladio, son testament architectural, mais c'est un autre monastère de jésuites qui y retiendra leur attention. Ils gagnent Padoue, une ville universitaire que des épidémies et des mouvements insurrectionnels ont rendue presque déserte. Ils y admirent l'extraordinaire *Palazzo della Ragione* et son monument dédié à Tite-Live. Longeant le canal de la Brenta, ils atteignent le port d'embarquement de la Fusina où un ingénieux dispositif permettait aux barques de franchir le barrage placé entre la lagune et l'un de ses principaux affluents afin de limiter l'ensablement.

C'est en gondole qu'ils atteignent cette Venise tant espérée où ils sont accueillis par l'ambassadeur Arnaud du Ferrier. Durant six jours, ils en visitent les hauts lieux, notamment l'Arsenal. L'auteur des *Essais*, déjà célèbre, reçoit en hommage une édition personnelle de *lettres familiales* rédigées par Veronica Franca, poétesse et courtisane réputée. Mais au total, le séjour sera à peine plus long que celui de Baden ou d'Augsbourg. Peut-être rebuté par l'atmosphère de suspicion qui règne dans la république oligarchique, Montaigne manifeste une certaine déception et se promet de retourner à Venise. Il n'y reviendra jamais.






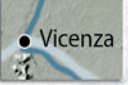
Ils empruntent le canal de la Brenta et repartent vers Padoue ; ce sera la plus longue navigation du *Journal de voyage*. Pour Bertrand de Cazalis qui ambitionne d'y poursuivre des études, Padoue représente la fin du voyage. Il sera le premier à quitter le groupe.

Ils reprennent la direction du sud, vers l'étrange zone volcanique des chaînes collinaires euganéennes dont les stations thermales sont baignées d'eaux bouillonnantes à la fange soufrée. À Battaglia, longeant un canal de 18 km datant du Moyen Âge, ils rencontrent une extraordinaire construction hydraulique, un pont à trois niveaux dont l'observation donnera lieu à une des descriptions les plus énigmatiques du *Journal de voyage*. Cet ouvrage d'art réduit au fil des ans à l'état d'utopie a pu retrouver, par un heureux concours de circonstances, l'attention qu'il mérite. Ils poursuivent en direction de Ferrare sur des chemins surélevés, par des plaines marécageuses fréquemment inondées. Ils traversent l'Adige et le Pô, des fleuves capricieux aux crues fréquentes, sur des ponts provisoires faits de barques.

Ce parcours de 283 km dans les plaines de Vénétie, dont une navigation de 8 km par la lagune et de 32 km sur le canal de la Brenta, sera donc marqué d'une certaine empreinte aquatique.



LE VOYAGE PAR LA VÉNÉTIE
du 1^{er} au 15 novembre 1580

	Évêché de Trente		Limite territoriale
	Duché de Mantoue		Étape de jour
	Duché de Ferrare - Modène		Séjour en auberge



CHIUSA

Chiusa, « ce petit fort que les Vénitiens ont gagné » et que Montaigne, retournant en France par la Savoie, comparera à la petite citadelle troglodyte de Fort-Cellier (JV 365), est d'abord un site naturel de conformation exceptionnelle. C'est dans sa vallée de la Vallagrina, près de Rivoli, que l'Adige serpente dans les méandres d'un spectaculaire défilé. Son aspect s'explique par des mouvements tectoniques récents remontant aux derniers millions d'années qui imposèrent au *monte Pastello* une position transversale par rapport à l'axe de la Vallagrina. Les parois rocheuses y sont formées d'un calcaire oolithique¹ particulièrement résistant à l'érosion. Cette zone d'une importance stratégique primordiale pour le contrôle de la route du Brenner fut le théâtre de nombreux conflits opposant la République de Venise à l'Empire germanique. Les Vénitiens avaient réussi à y établir un fortin gardé par une garnison de 25 hommes².

¹ Se nomment oolithes (du grec *ōon* signifiant œuf et *lithos* signifiant pierre) de petites structures minérales sphériques régulières, constituées en lamines concentriques lors d'un processus particulier de sédimentation. Elles sont formées d'un noyau primitif autour duquel s'est initié le développement circulaire par précipitation biochimique du CaCO₃ en un milieu marin peu profond et fortement agité.

² En 1797, Napoléon Bonaparte et le général Masséna s'y illustreront dans la fameuse bataille de Rivoli en remportant une brillante victoire sur l'armée autrichienne. Sous l'empire austro-hongrois, la Chiusa sera intégrée dans le groupe des fortifications de Rivoli. Le fort sera démantelé en 1960 pour livrer passage au chemin de fer et à l'autoroute du Brenner. Il en reste pour seul vestige un fragment massif de casemates établies sur deux étages.

La *Chiusa di Rivoli*
vue du côté vénitien.
À droite, les vestiges
des casemates.



Les cultures en terrasse et
en hautain de la vallée de
Valpolicella, près de Volarne.

Durant la conversation à l'auberge de Borghetto, les pics et vallées profondes du Tyrol furent comparés à une robe plissée qui « si elle était épanchée, ce serait un fort grand pays que le Tyrol » (JV 156). Après le passage de la *Chiusa di Rivoli*, les montagnes s'estompèrent et la robe se déploya dans la vallée de la Valpolicella et la plaine de la Padanie : « Lendemain matin, ils perdirent du tout les montagnes à main droite, et laissaient loin à côté de leur main gauche des collines qui s'entre-tenaient. Ils suivirent longtemps une plaine stérile, et puis approchant de ladite rivière, un peu meilleure et fertile de vignes juchées sur des arbres comme elles sont en ce pays-là ; et arrivèrent le jour de Toussaint avant la messe à Vérone, douze milles » (JV 156). Ayant jusque-là côtoyé des vignes cultivées au sol, nos viticulteurs gascons purent examiner des vignobles poussant en *hautain*, selon l'antique méthode utilisée par les Grecs, les Scythes et les Romains. Les plants étaient associés à un arbre qui servait de tuteur ; les sarments s'accrochaient aux branches et en montant se dégageaient du sol moins lumineux, libérant ainsi une surface rendue disponible pour la multiculture. Plusieurs essences d'arbres permettaient de faire grimper les vignes *aux ormeaux* : notamment les ormes, les chênes, les frênes, les charmes, les cornouillers, les érables, les saules et les trembles. Ces vignes sont actuellement élevées sur des pergolas.

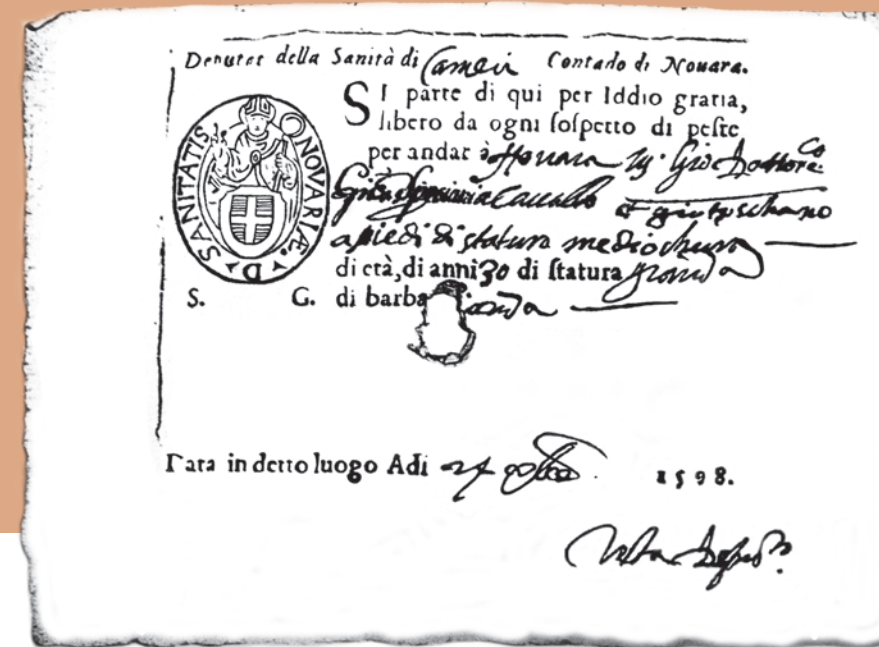
VÉRONE

En une journée, les *zattere* descendent l'Adige de Trente à Vérone : c'est le moyen de transport de bagages le plus rapide. Le narrateur a donc précédé ses compagnons dans cette cité de la « grandeur de Poitiers » où il se « rendit aussi avec ses bahuts ». Il accède à la ville en voguant sous le *Ponte Scaligero*, un pont médiéval fortifié intégré dans le système défensif du *Castel Vecchio*, construit de 1354 à 1356 dans la première anse de l'Adige. Il accoste légèrement en aval, sur un ponton de la rive droite, près du *Palazzo Canossa* et de l'église *San Lorenzo*. La troupe des cavaliers atteindra Vérone un peu plus tard en franchissant l'Adige sur ce même *Ponte Scaligero*³. Nous sommes le premier novembre 1580, fête de Toussaint.

³ Trois autres ponts sont évoqués dans le *Journal de voyage*. Ce sont, en descendant le fleuve, le *Ponte Pietra*, unique vestige d'époque romaine, situé au sommet de la seconde boucle de l'Adige qui relie la ville au Castel San Pietro; le *Ponte Nuovo* mentionné pour la première fois en 1179 et depuis lors reconstruit une douzaine de fois; enfin le *Ponte delle Navi*, construit en 895. Tous les ponts de Vérone, sans exception, seront détruits à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Une *Bolletta di Sanità* datant du 24 décembre 1598 accordée dans la ville de Cameri du Comté de Novara. Elle fut découverte par Luigi Simonetta aux Archives de l'État de Novara. Copie digitale restaurée par l'auteur. © Società Storica Novarese.

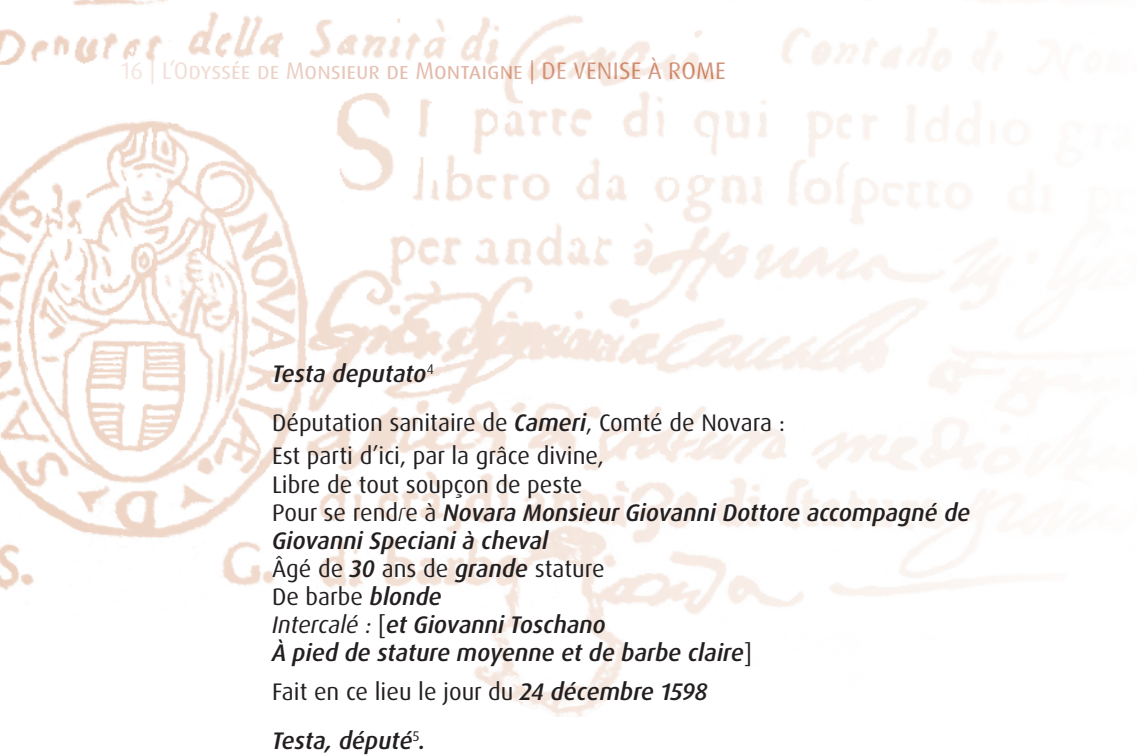
Le *Ponte Scaligero* de Vérone.



La ville protégée par une large enceinte fortifiée, « une clôture vaste », exerce à l'admission un contrôle sanitaire strict en exigeant les *bolletta di sanità* : « Sans les boletes de la sanità, qu'ils avaient prises à Trente et confirmées à Rovereto, ils ne fussent pas entrés en la ville, et si n'était nul bruit de danger de peste; mais c'est par coutume, ou pour friponner quelque quattrin qu'elles coûtent » (JV 157). La *bolletta di sanità*, à la fois passeport et bulletin de santé, certifie l'apparente bonne santé du porteur et consigne son lieu de départ; l'admission dans une ville était impossible sans ce document.

L'utilisation de la *bolletta di sanità* sera mentionnée dans deux autres cités. À Ferrare d'abord : « Là, pour leur foi et bollette, on nous arrêta longtemps à la porte, et ainsi à tous. [...] À toutes les portes des chambres de l'hôtellerie, il y a écrit : *Ricordati della boletta*. Soudain qu'on est arrivé, il faut envoyer son nom au magistrat, et le nombre d'hommes, qui mande qu'on les loge, autrement on ne les loge pas » (JV 170). Ensuite, à Spoleto « nous fûmes contraints d'y montrer notre bollette, non pour la peste, qui n'était lors en nulle part d'Italie, mais pour la crainte en quoi ils sont d'un Petrino, leur citoyen, qui est le plus noble bandit voleur d'Italie, et duquel il y a plus de fameux exploits, duquel ils craignent, eux et les villes d'alentour d'être surpris » (JV 241). Comme le montrent ces deux exemples, plus qu'un bulletin de santé – il n'y avait pas de menace de peste – il s'agissait d'un passeport permettant de contrôler la circulation des biens et des personnes, utilisé parfois abusivement. Les caractéristiques de ce document se retrouvent dans un exemplaire émis le 24 décembre 1598 pour des ressortissants de la région de Novara (la plaine du Pô au nord-ouest de l'Italie), datant de l'époque où la peste avait sévi dans tout le Piémont occidental. Le canevas mentionne les localités de provenance et de destination, ainsi que les particularités physiques des détenteurs :

Deputat(ione) della Sanità di *Cameri* Contado di Novara :
 Si parte di qui, per Iddio gratia,
 libero da ogni sospetto di peste
 per andar a *Novara* Mr *Gio. Dottore Co. (Ilegato)*
Gio. Speciani a cavallo, et Gio. Toschano
A piedi di statura medio (e barba) chiara
 Di età di anni 30 di statura *granda*
 Di barba *bionda*
 Data in detto luogo Adi *24 xmbre* 1598



Testa deputato⁴

Députation sanitaire de **Cameri**, Comté de Novara :

Est parti d'ici, par la grâce divine,

Libre de tout soupçon de peste

Pour se rendre à **Novara Monsieur Giovanni Dottore accompagné de Giovanni Speciani à cheval**

Âgé de **30** ans de **grande** stature

De barbe **blonde**

Intercalé : [et **Giovanni Toschano**

À pied de stature moyenne et de barbe claire]

Fait en ce lieu le jour du **24 décembre 1598**

Testa, député⁵.

La compréhension est difficile en raison des noms superposés et des termes intercalés mais il est apparemment question de plusieurs personnes sur cette *bolletta di sanità*. Pour Luigi Simonetta⁶, qui admet n'avoir pu identifier avec certitude tous les personnages, le nommé Speciani voyageant à cheval, appartenait à une grande famille de Crémone, dont était issu César, évêque de Novara de 1565 à 1591. Le dénommé Toschano originaire de Cameri était marchand à Novara. Le mandataire Testa était de Cameri. Seule la couleur de la barbe est mentionnée, car à l'époque le port de la barbe était fort répandu et les cheveux étaient le plus souvent masqués par un chapeau ou un casque. Le document porte le sceau ovale de la Députation de la Santé de Novara avec l'effigie de *San Gaudenzio* dont les initiales sont inscrites sous le sceau.

Des billets de santé délivrés en temps de peste pour voyager d'une ville à l'autre furent utilisés en France ; par exemple, la patente délivrée par le *Prévôt des Marchands et Échevins de la ville de Paris* pour se rendre à Cluny ou le passeport attestant de l'absence de peste ou de tout mal contagieux en la ville de La Ciotat⁷.

Ils se retrouvent au ponton des *zattere* près du *Castelvecchio* où les malles sont récupérées. Toute proche, la basilique San Zeno est le lieu de culte où est vénéré un saint homme d'origine africaine, un pêcheur à l'effigie souriante. Le vaste édifice date du premier millénaire ; il est en croix latine, formé de trois nefs et de trois absides, et se répartit sur trois niveaux dont la crypte et le presbytère. San Zeno est probablement cette grande basilique dans laquelle nos voyageurs s'étonnent de l'attitude des fidèles qui n'hésitent pas à tourner le dos à l'autel pour deviser durant l'office : « ils devisaient au chœur même de l'église, couverts, debout, le dos tourné vers l'autel, et ne faisant contenance de penser au service que lors de l'élévation » (JV 157). Elle est loin, la ferveur attentive des fidèles d'Hornussen, d'Isny ou d'Augsbourg.

San Zeno.



La première visite est consacrée à la petite église San Giorgietto, à gauche sur la place de la basilique Sainte-Anastasia : « Ils furent, entre autres, en l'église Saint-Georges, où les Allemands ont force témoignages d'y avoir été, et plusieurs écussons. Il y a, entre autres, une inscription, [portant] que certains gentilshommes allemands, ayant accompagné l'empereur Maximilien pour prendre Vérone sur les Vénitiens, ont là mis je ne sais quel ouvrage sur un autel » (JV 157). Ce bâtiment appartient à l'histoire des frères dominicains : lorsqu'ils purent transférer leur monastère à l'intérieur de la ville près de l'antique église de Sainte-Anastasia qui leur avait été confiée, ils édifièrent en 1290 cette petite église de Saint-Georges en prévision des longs travaux. Elle devint une sorte de chapelle privée des chevaliers *brandebourgeois*, des soldats tyroliens placés au service du seigneur *Cangrande II della Scala*, membre de la dynastie des Scaliger, surnommé *le Chien enragé*, qui résidait dans un palais situé de l'autre côté de la place. Le caractère provisoire de l'édifice explique sa structure simple faite de deux voûtes et d'une seule nef sans abside.

L'ordre monastique des chevaliers teutoniques en fit orner les parois de blasons et de fresques votives, dont une vierge à l'enfant recevant l'hommage d'un chevalier⁸.

En 1509, à l'issue de la guerre contre la Ligue de Cambrai (associant le Pape Jules II, le roi de France Louis XII, Maximilien I^{er} de Habsbourg et le roi de Hongrie), la République de Venise fut vaincue par les troupes françaises à Agnadello. Alliée de Venise, Vérone devint incapable d'assurer seule sa défense et tomba aux mains de Maximilien jusqu'en 1517, date à laquelle la Sérénissime put la racheter. C'est durant l'occupation par les troupes impériales que le peintre et architecte Giovanni Maria Falconetto réalisa sur la partie supérieure de la paroi orientale le « je ne sais quel ouvrage sur un autel », une allégorie de l'Annonciation dont il ne reste que la lunette. L'œuvre inspirée de nombreux thèmes du Moyen Âge nordique, qui ne peuvent être que partiellement décryptés, évoque la virginité de Marie. Il y est fait appel au poème biblique du *Cantique des Cantiques* et au *Melker Marienlied*, un poème de 1150 qui deviendra le modèle des chansons des ménestrels de cour. Falconetto⁹, qui se considérait d'abord comme un architecte et avait étudié durant douze années tous les vestiges de Rome, y représenta de multiples monuments antiques. Le thème biblique du jardin clos¹⁰ est devenu au Moyen Âge un symbole récurrent de la pureté mariale. C'est pourquoi Marie est représentée assise dans un jardin – l'*Ortus Conclusus* – entouré de murailles percées de trois portes (*Porta Aurea*, *Porta Ezechielis* et *Porta Clausa*). Assise au centre de ce jardin chimérique, elle caresse une licorne, le symbole du Bien (à tel point que de prétendues cornes seront utilisées par les apothicaires). L'animal mythique, protagoniste d'une scène qui pourrait s'intituler *La chasse à la Licorne*, ne se laissait capturer que s'il était attiré par une vierge dans le giron de laquelle il allait poser la tête¹¹. Dans ses récits de voyage, Marco Polo prit des rhinocéros pour de légendaires unicorns et constata que leur capture était moins facile : « Il n'est point du tout comme nous, d'ici, disons et décrivons, quand nous prétendons qu'il se laisse attraper par le poitrail par une pucelle »¹².

4 Luigi SIMONETTA, *Le bollette di sanità*. Spigolature di storia locale. Società Storica Novarese. www.ssno.it/html/br05.htm.

5 Tentative de traduction de l'auteur. Il est difficile d'affirmer que « Giovanni Dottore Co. » et « Giovanni Speciani a cavallo » étaient la même personne.

6 Le document fut découvert à l'*Archivio di Stato di Novara* par Luigi Simonetta (Società Storica Novarese) dans une farde contenant les minutes d'un notaire.

7 Docteur CABANÈS, *Les fléaux de l'humanité – Mœurs intimes du passé*, Paris, Albin Michel, 1955, p. 116-123.

8 Ces fresques furent vandalisées, recouvertes d'une couche de plâtre puis lardées de nombreux piquetages.

9 Giorgio VASARI, *Les vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, éd. André Chastel, Arles, Actes Sud, 2005, volume II, livre VI, p. 300-304.

10 « Elle est un jardin bien clos, / ma sœur, ô fiancée ; / un jardin bien clos, / une source scellée ». Bible de Jérusalem, Paris, éditions du Cerf, 1981, *Le Cantique des Cantiques*, 4, 12, p. 953.

11 Umberto Eco, *Écrits sur la pensée au Moyen Âge*, Paris, Grasset, 2016, p. 1097.

12 Umberto Eco, *Histoire de la Beauté*, Paris, Flammarion, 2004, p. 142.

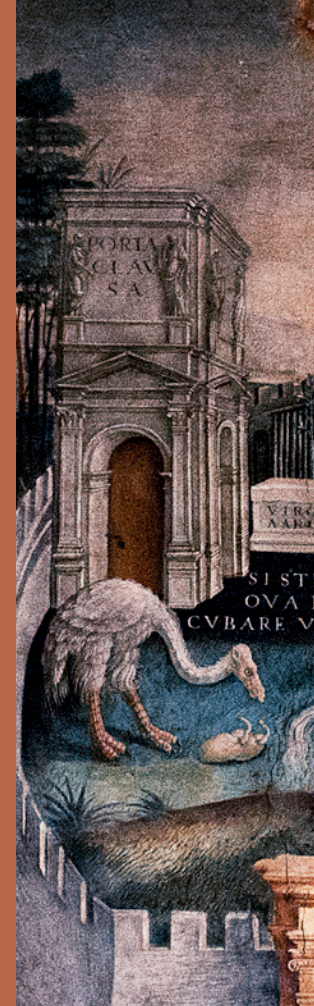


À gauche de Marie se trouve une autruche dont le grand œuf était un symbole médiéval de l’Immaculée Conception du Christ. Dans le livre de Job¹³, elle est décrite comme rigoureuse à l’égard de ses petits : « d’une peine inutile elle ne s’inquiète pas » et « elle abandonne à terre ses œufs, les confie à la chaleur du sol ». Un examen attentif de la fresque montre en effet le grand oiseau fixant deux œufs sur le point d’éclore. L’image est accompagnée de l’inscription « Si strutio ova excubare valet », évoquant la citation d’Albert le Grand¹⁴ : « Si ova struthionis sol excubare valet, cur veri solis ope Virgo non generaret? » Ce qui signifie : « Si le soleil est capable de couvrir des œufs d’autruche, pourquoi une vierge ne pourrait-elle concevoir avec l’aide du soleil véritable? »¹⁵ Les œufs d’autruche que l’on croyait abandonnés par leur mère étaient couvés par le soleil. Ainsi, cette éclosion sans l’intervention des parents (ce qui est zoologiquement faux) pouvait symboliser la maternité immaculée de la Vierge Marie. L’autruche, dont les plumes sont d’une égalité parfaite, était aussi une allégorie de la justice équitable. Parmi les nombreuses métaphores figurées par Falconetto se trouve le symbole christologique du pélican donnant son sang à ses petits. À gauche, hors de l’enceinte, l’ange annonciateur Gabriel précédé de quatre chiens porte un bâton et une corne : les dominicains qui construisirent l’église étaient surnommés *domini canes*, les chiens de Dieu. On retrouve également un ours, des lions, Moïse, des tours, de lointains et somptueux édifices. Les commanditaires de l’œuvre, l’empereur Maximilien (angle droit) et deux de ses conseillers, sont représentés en armes et agenouillés. La longue épigraphie qui sépare la lunette de l’autel explique l’épisode de la guerre de la Ligue de Cambrai où les émissaires de l’empereur Maximilien purent s’emparer d’une Vérone laissée sans défense après la débâcle vénitienne de 1509.

13 Bible de Jérusalem, *op. cit.*, Job, 39, 13-18, p. 702.

14 Le frère dominicain Albert le Grand (Bavière ca. 1200 - 1280) est un philosophe, théologien, naturaliste et chimiste. Professeur de renom, il eut Thomas d’Aquin pour disciple. À l’origine d’une ample œuvre scientifique, particulièrement dans le domaine des sciences naturelles, il laissa une somme théologique qui prépara celle de Thomas d’Aquin.

15 Gilbert CREIGHTON, « "The egg reopened" again », *The Art Bulletin*, vol. 56, n° 2, Medieval Issue, juin 1974, p. 255.



L’église *San Giorgietto* et le « je ne sais quel ouvrage sur un autel » qui est une allégorie de l’Annonciation, œuvre de Giovanni Maria Falconetto.



Fresque d’une *Vierge à l’enfant* recevant l’hommage d’un chevalier appartenant à l’ordre monastique teutonique.





À une cinquantaine de mètres de San Giorgietto, derrière le palais Scaliger, se trouvent la ruelle *vicolo Cavalletto* et l'auberge où Montaigne séjourna chez son « hôte du Chevalet ». L'auberge fut considérée comme un très bon logis où ils furent traités avec opulence, cependant, le narrateur toujours pragmatique, signale que le prix était d'un quart plus élevé qu'en France : « Il est vrai que notre hôte du Chevalet, qui est un très bon logis, où nous fûmes superfluellement traités, où vîmes au compte d'un quart plus qu'en France, jouit pour sa race de l'une de ces tombes » (JV 157). La ruelle conduit aux tombeaux monumentaux de la famille des Scaligeri ou della Scala (littéralement, de l'échelle), la dynastie qui gouverna Vérone de 1262 à 1387. Se distingue parmi eux le plus grand seigneur de Vérone, Cangrande della Scala, à qui Dante dédia son Paradis. Ces mausolées en marbre blanc de style lombard se dressent entre le palais des Scaligeri et l'église Santa Maria Antica, la chapelle familiale. Les délicats édifices gothiques sont protégés par une grille ouvragée sur laquelle figure une échelle, leur emblème. L'affirmation de l'aubergiste selon laquelle il bénéficiait de l'une de ces tombes appartenant à ses ancêtres est sans doute une vantardise¹⁶. Les mausolées, fiers témoins de la gloire passée, devaient en cette fin du XVI^e siècle être dans un triste état ; une restauration complète du tombeau de Mastino II, le plus emblématique, n'aura lieu qu'en 1786. La puissante dynastie connaissait un profond déclin : « Il remarquait cela, que cette seigneurie maintient en sa ville les témoignages de ses pertes ; comme aussi elle maintient en son entier les braves sépultures des pauvres seigneurs de l'Escale » (JV 157).

Tombe monumentale à base hexagonale du seigneur Cansignorio della Scala, œuvre de Bonino da Campione, architecte et sculpteur qui travailla aussi au Dôme de Milan. La pyramide hexagonale qui sert de toit se termine par la statue équestre du défunt. Sur le grillage en fer forgé, l'emblème de la dynastie.

¹⁶ Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI. Giornale del viaggio di Michele de Montaigne in Italia*, Castello, S. Lapi editore, 1889, p. 120.

Ils franchissent l'Adige sur le *Ponte Pietra*, le pont romain qui reliait un théâtre sur la rive gauche aux voies consulaires Claudia Augusta et Postumia. Ce pont initialement en bois fut bâti en pierre en plusieurs phases qui s'achevèrent en 1521. D'une structure en dos d'âne, il est formé de matériaux hybrides : la partie romaine est constituée de gros blocs de pierre tandis que la construction vénitienne effectuée sous les Scaliger est en briques. Il fut reconstruit à l'identique après son bombardement de 1945.

Ils montent vers le *Castel San Pietro* établi au sommet de la colline, le siège de la première occupation de la ville. La forteresse qui y fut construite par Gian Galeazzo Visconti en 1393 fut complétée durant l'époque vénitienne et sous les Habsbourg. Elle occupe une position dominante qui permet le contrôle de l'Adige et de la ville établie sur les deux rives : « Nous y vîmes le Château, où ils furent conduits partout par le lieutenant du castellan. La seigneurie y entretient soixante soldats ; plus, à ce qu'on lui dit là même, contre ceux de la ville que contre les étrangers. [...] Du château, qui est haut, nous découvrons dans la plaine Mantoue, qui est à vingt milles à main droite de notre chemin » (JV 157-158).

Le *Ponte Pietra*.



À ce stade du voyage, Montaigne avait pu s'entretenir avec des représentants de l'ordre religieux des jésuites, notamment Jean Maldonat à Épernay, les jésuites de Landsberg et ceux d'Augsbourg. Il est cette fois confronté aux jésuites de saint Jérôme, un ordre presque homonyme, mais fondamentalement différent. L'ordre des jésuites, de fondation plus récente, est issu de la contre-réforme voulue par le Concile de Trente. Il représente le renouveau de l'Église, il se veut l'emblème de la science et est répandu sur tous les continents. L'ordre mendiant des Jésuites revendique une ignorance volontairement choisie¹⁷ et se confine à l'Italie. Montaigne rencontrera d'autres jésuites à Vicenza, à Ferrara, puis lors de son second séjour à Rome. Des couvents étaient établis à Lucques, Pistoie, Livourne, Arezzo, Florence, Castello et Venise. L'ordre fut fondé en 1360 à l'époque du pape d'Avignon Urbain V par Giovanni Colombini, un marchand et banquier siennois, sur fond de peste noire et d'une crise ecclésiastique qui se soldera par le Grand Schisme d'Occident. Il a pour modèle les *Fratricelli* de François d'Assise qui observèrent de manière stricte leur vœu de pauvreté. Se différenciant de l'ordre des franciscains, ces *Fratricelli* restèrent critiques à l'égard de l'Église, entrèrent en révolte ouverte contre son autorité et furent brutalement réprimés par l'Inquisition. Colombini, dans sa petite communauté, s'employait à soigner les malades, les lépreux, les pauvres, à ensevelir les cadavres abandonnés. Vivant de la mendicité, il s'adonnait à la prédication itinérante, ne cessant de répéter le nom de Jésus, d'où viendra le nom de *jésuites*. En raison de leur parenté avec les *Fratricelli*, les jésuites furent eux aussi inquiétés par l'Inquisition, mais ils seront à chaque fois disculpés. La base de leur vocation était laïque, excluant le sacerdoce, ce qui les dispensait de l'étude du latin, de la philosophie et de la théologie, leur faisant brandir l'ignorance comme une vertu, au même titre que la pauvreté ou la chasteté. Sous la pression pontificale, ils finirent par revêtir une tenue spécifique et s'établir dans des édifices conventuels. Leur compagnie passera du statut de fraternité laïque à celui de congrégation sacerdotale régie par la règle des ordres mendiants. Ainsi, par un décret d'Alexandre VI de 1499, les *pauvres jésuites* devinrent la *congrégation des frères jésuites de saint Jérôme sous la règle de saint Augustin*¹⁸. D'origine modeste pour la plupart, peu instruits et même analphabètes, ils s'emploieront à des travaux d'artisanat : fabrication de cadrans solaires, vitrerie, herboristerie et substances médicinales, confection de parfums et distillerie dans laquelle excelleront ces *frati dell'acquavite*¹⁹.

Nous vîmes aussi une religion [couvent] de moines, qui se nomment jésuites de saint Jérôme. Ils ne sont pas prêtres ni ne disent la messe ou prêchent, et sont la plupart ignorants; et font état d'être excellents distillateurs d'eaux naffes²⁰ et pareilles eaux. Et là et ailleurs sont vêtus de blanc, et petites barrettes blanches, une robe enfumée [brun foncé] par-dessus; force beaux jeunes hommes. Leur église fort bien accommodée, et leur réfectoire, où leur table était déjà couverte pour souper. Ils virent là certaines vieilles mesures très anciennes, du temps des Romains, qu'ils disent avoir été un amphithéâtre et les raprisent [restaurent] avec autres pièces qui se découvrent au-dessous. Au retour de là, nous trouvâmes qu'ils nous avaient parfumé leurs cloîtres et nous firent entrer en un cabinet plein de fioles et de vaisseaux de terre, et nous y parfumèrent. (JV 157-158)

17 Alain LEGROS, *Jésuites ou Jésuites ? Montaigne entre science et ignorance*. Montaigne studies, the University of Chicago, 2003, vol XV, n° 1-2, p. 131-146.

18 Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI, op. cit.*, p.120.

19 La congrégation perdra progressivement son originalité et sera dissoute en 1668 par le pape Clément IX. Les biens de l'ordre seront vendus par la Sérénissime pour financer la campagne contre les Turcs ayant pour objectif le contrôle de la Crète.

20 Eau de naffe ou de naphé, c'est une eau distillée de fleur d'orange.



Reconstitution du théâtre de Vérone issue du volume de la *Cosmographie Universelle* de Sébastian Münster ayant appartenu à Montaigne (Bâle, édition de 1568). © Bibliothèque nationale de France (site François-Mitterrand, rés. Z. Payen 494).

Les *jésuites de saint Jérôme* que Montaigne rencontra avaient donc rejoint le giron de l'Église. Bien nourris, ils portaient une tenue adéquate, « sont vêtus de blanc, et petites barrettes blanches, une robe enfumée par-dessus; force beaux jeunes hommes », et dans le réfectoire la table était déjà « couverte pour souper ». Les jésuites de Vérone occupèrent vers 1430 un couvent construit en terrasse sur une colline chargée de vestiges d'époque romaine, notamment d'un théâtre. L'illustration de ce théâtre dans la *Cosmographie universelle* de Sébastian Münster montre un édifice parfaitement reconstitué, mais dont le titre complet mentionne : « La figure du Theatre de Veronne, quand il estoit en son entier. Auiourd'hui les ruynes y sont ». En réalité, le texte signale que « la plus grande partie du théâtre est tombée déjà de longtemps de grande vieillesse » et qu'en 895 il fallut démolir « tout ce qui est ruyneux » en raison d'un effondrement qui avait déjà « brisé » près de quarante hommes²¹. Les toutes premières entreprises archéologiques furent donc menées par les jésuites et il devait à cette époque rester peu de choses de la structure antique : « Ils virent là certaines vieilles mesures très anciennes, du temps des Romains, qu'ils disent avoir été un amphithéâtre ». Les travaux archéologiques d'époque moderne

21 Sebastian MÜNSTER et François de BELLE-FOREST, *La Cosmographie universelle de tout le monde*, Bâle, 1568, Livre III, p. 232-235.



furent entrepris par Andrea Monga (1794-1861), un riche commerçant qui, après avoir acquis toute la zone, entreprit les travaux de déblaiement et de restauration. Actuellement, les gradins reconstitués forment une *cavea* de 105 mètres de largeur apposée à la colline et surplombée par les trois niveaux de terrasses figurés sur le dessin de Münster. Le sommet coïncide avec l'esplanade du Castel San Pietro. De l'ancien couvent des jésuites transformé en musée archéologique, on peut encore reconnaître l'église, le petit cloître, le réfectoire et quelques cellules de moines.

Ils poursuivent cette première exploration du monde romain antique dont les vestiges font la richesse de Vérone : « Il se trouve en Veronne plus de traces d'anciens edifices qu'en toutes les autres villes d'Italie, excepte Rome²². » Le témoin architectural le mieux préservé, le plus beau et le plus émouvant est incontestablement le cirque construit hors de la cité en 30 apr. J.-C. La capacité de l'*Arena* était de 23 184 spectateurs répartis en 42 niveaux de gradins²³. On y donnait au xv^e siècle des tournois et des joutes de chevaliers. Comme la fresque du *Triomphe aux flambeaux*, cette Arena, « le plus beau bâtiment qu'il eût vu en sa vie », fit forte impression sur Montaigne :

« Ce que nous y vîmes de plus beau et qu'il disait être le plus beau bâtiment qu'il eût vu en sa vie, ce fut un lieu qu'ils appellent l'*Arena*. C'est un amphithéâtre en ovale, qui se voit quasi tout entier, tous les sièges, toutes les voûtes et circonférences, sauf la plus extrême de dehors; somme qu'il y en a assez de reste pour découvrir au vif la forme et service de ces bâtiments. La seigneurie y fait employer quelques amendes des criminels, et en a refait quelque lopin; mais c'est bien loin de ce

Les gradins restaurés forment une *cavea* de 105 mètres de largeur apposée à la colline. Elle est surplombée par les trois niveaux de terrasses figurés sur le dessin du Münster.

« Le plus beau bâtiment qu'il eût vu en sa vie » : l'*Arena* de Vérone.

Ne subsistent des arcades de l'enceinte extérieure que la seconde et quelques pans de la première, l'*Ala*.



qu'il faudrait à la remettre en son entier; et doute fort que toute la ville vaille ce rhabillage. Il est en forme ovale; il a quarante-trois degrés de rangs d'un pied ou plus de haut chacun et environ six cents pas de rondeur en son haut. Les gentilshommes du pays s'en servent encore pour y courre aux joutes et autres plaisirs publics. (JV 158)

Le tremblement de terre de 1117 suivi de nombreux « prélèvements » endommagèrent la façade en pierre calcaire blanc et rose de la Valpolicella : des arcades de l'enceinte extérieure, il ne subsiste intacts que la seconde et quelques pans de la première, l'*Ala*. Les accès et les souterrains sont parfaitement conservés. La restauration, principalement celle des gradins, fut entreprise par la seigneurie de Venise dès le xiii^e siècle, y employant les condamnés aux travaux d'intérêt public. En 1579, le sénat vénitien avait même autorisé la ville à mettre en place une peine particulière²⁴ : « La seigneurie y fait employer quelques amendes des criminels, et en a refait quelque lopin. » La disparition de l'arcade extérieure a provoqué la perte de tous les gradins supérieurs qui s'y appuyaient, néanmoins, la vaste ellipse atteint encore les dimensions imposantes de 138 sur 109 mètres²⁵.

C'est à Vérone que s'établira le premier contact avec le monde hébraïque : « Nous vîmes aussi les Juifs, et il fut en leur synagogue et les entretint fort de leurs cérémonies » (JV 158). Les premiers membres de la communauté de Vérone étaient d'origine germanique et de rite ashkénaze²⁶. Ils s'y étaient établis au x^e siècle, mais en une occupation discontinue



²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

²⁴ Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI, op. cit.*, p. 121-122.

²⁵ Par sécurité, l'amphithéâtre n'accepte actuellement « que » 15 000 spectateurs pour de grandioses représentations d'opéra (on y joue régulièrement *Turandot* de Giacomo Puccini).

²⁶ Annie SACERDOTI, *The guide to Jewish Italy, Venice*, Guide Marsilio, Marsilio editori, 2013, p. 90-91.



La synagogue de Vérone, via Portici.

interrompue par de fréquentes expulsions. D'après un recensement de 1599, la collectivité se composait d'environ 400 personnes possédant 25 boutiques ; outre les métiers de prêteur et de médecin, ils avaient été autorisés à pratiquer le commerce des textiles. La communauté était concentrée près de la *piazza delle erbe*²⁷, où « il y a des places bien belles et beaux marchés » (JV 158).

À la différence de Venise, où les Hébreux furent contraints de vivre en ghetto dès 1516, la création du ghetto de Vérone fut beaucoup plus tardive – elle date de 1600 – et fut accueillie favorablement par la communauté juive. La création de ghettos s'inscrivait dans le mouvement de la Contre-Réforme et fut imposée, du moins pour la ville de Rome, par la bulle *Cum nimis absurdum* du pape Paul IV datée du 14 juillet 1555. Cette bulle qui imposait de sévères restrictions religieuses et économiques aux Juifs des États pontificaux débutait par la phrase : « Comme il est absurde et totalement inopportun de se trouver dans une situation où la piété chrétienne permet aux juifs, qui en raison de leur propre faute, ont été condamnés par Dieu à un esclavage perpétuel, d'avoir accès à notre société et même de vivre parmi nous [...] »²⁸. Elle sera confirmée par Grégoire XIII dans sa bulle *Alias pia memoriae*²⁹ datée du 30 mars 1581 où l'interdiction sera prononcée non seulement dans les États pontificaux, mais aussi sur toutes les terres chrétiennes.

Montaigne, comme pour ses entretiens avec les érudits protestants de Bâle, de Lindau ou d'Isny, ne craignait pas de braver les interdits de l'époque. L'allusion du *Journal de voyage* à la communauté hébraïque de Vérone est succincte, elle tient en une ligne. Il faudra attendre la visite de Rome pour y lire une description complète de la cérémonie du Shabbat jointe à celle d'une circoncision ; ce sera le dernier long récit du narrateur avant que Montaigne ne lui accorde son « congé ». Or, cette cérémonie du Shabbat ne put avoir eu lieu à Rome

Une cour dans l'ancien quartier hébraïque.



27 Plus précisément, *Via Portici* (où se trouve l'actuelle synagogue), entre la *via Pellicai* et la *via Mazzini*. La première synagogue était située près de ce quartier dans le *vicolo dei Crocioni*, à moins de 100 mètres de la fameuse *Casa di Giulietta* (la tragédie de Shakespeare fut publiée en 1597). Alessandro d'Ancona, *L'Italia alla fine del secolo XVI*, op. cit., p. 122.

28 Alessandro GUETTA, *Les Juifs d'Italie à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 2017, p. 149.

29 « Notre prédécesseur Paul IV dont la mémoire est pieuse, a sanctionné par la constitution perpétuelle qu'il a publiée, entre autres, que les médecins juifs ou infidèles, même s'ils eussent été appelés, ne puissent pas soigner des chrétiens ». Gregorius XIII, SS, *Magnum bullarium romanum*, Roma, Laerzio CHERUBINI, 1572-1585, vol. 2, p. 448.

le jour de la circoncision qui avait eu lieu un lundi. Le texte qui s'ouvre par : « Il avait déjà vu une autre fois leur synagogue... » concerne donc probablement celle de Vérone. La raison pour laquelle le narrateur limita la description véronaise, mais fit longuement appel à ses souvenirs à Rome reste obscure, peut-être avait-il moins de craintes quelques jours avant son départ. Le récit identifie la même absence de conviction chez les participants à la cérémonie du Shabbat et chez les fidèles présents à la grand-messe de la Toussaint.

Il avait déjà vu une autre fois leur synagogue, un jour de samedi, le matin [et] leurs prières, où ils chantent désordonnément, comme en l'église calvinienne, certaines leçons de la Bible en hébreu accommodées au temps. Ils ont les cadences du son pareilles, mais un désaccord extrême, pour la confusion de tant de voix de toute sorte d'âges : car les enfants, jusques au plus petit âge, sont de la partie et tous indifféremment entendent l'hébreu. Ils n'apportent non plus d'attention en leurs prières que nous faisons aux nôtres, devisant parmi cela d'autres affaires, et n'apportant pas beaucoup de révérence à leurs mystères. Ils lavent les mains à l'entrée, et en ce lieu-là ce leur est exécution de tirer le bonnet ; mais baissent la tête et le genou où leur dévotion l'ordonne. Ils portent sur les épaules ou sur la tête certains linges, où il y a des franges attachées : le tout serait trop long à déduire. L'après-dînée, tour à tour leurs docteurs font leçon sur le passage de la Bible de ce jour-là, le faisant en italien. Après la leçon, quelque autre docteur assistant choisit quelqu'un des auditeurs, et parfois deux ou trois de suite, pour argumenter contre celui qui vient de lire, sur ce qu'il a dit. Celui que nous ouïmes, lui sembla avoir beaucoup d'éloquence et beaucoup d'esprit en son argumentation. (JV 203)

L'hypothèse des origines juives de Montaigne, bien que controversée, ne peut être ignorée. Elle remonte à sa première biographie publiée par Paul Bonnefon en 1893. Ce dernier y voyait une explication à certaines caractéristiques de l'écrivain : « Peut-être est-il permis de voir là l'explication de la tolérance de Montaigne, le secret de sa nature si souple, s'accommodant si volontiers aux circonstances³⁰. » Bonnefon s'appuyait sur les travaux de Théophile Malvezin³¹ qui, sur foi d'études d'archives et de registres notariaux, en était arrivé à la conclusion qu'Antoinette de Louppes, la mère de Michel de Montaigne, appartenait à la famille d'Antoine de Louppes de Villeneuve de Bordeaux et de Pierre de Louppes de Toulouse, tous deux frères. Le nom de cette famille d'origine espagnole était Lopez. Il supposait que l'illustre lignée bourgeoise, composée de marchands, de notables, de médecins, était une famille de *conversos*, établie en France vers 1496 après avoir été chassée de la péninsule ibérique. Il relève une longue connivence entre la famille Montaigne et les familles de *nouveaux chrétiens* dont plusieurs membres s'illustreront dans les plus hautes fonctions. Ainsi, André de Gouvea, le principal du collège de Guyenne où Montaigne fit ses études, était d'origine marrane et demanda à être naturalisé français. C'est le sous-maire de Bordeaux Pierre Eyquem de Montaigne qui, le 24 avril 1537, lui accorda les lettres patentes³². Depuis ces premières constatations, l'ethnologue Sophie Jama³³ et l'historienne Géraldine Nakam³⁴ s'accordèrent sur les ascendants de la mère de Montaigne : Antoinette de Louppes

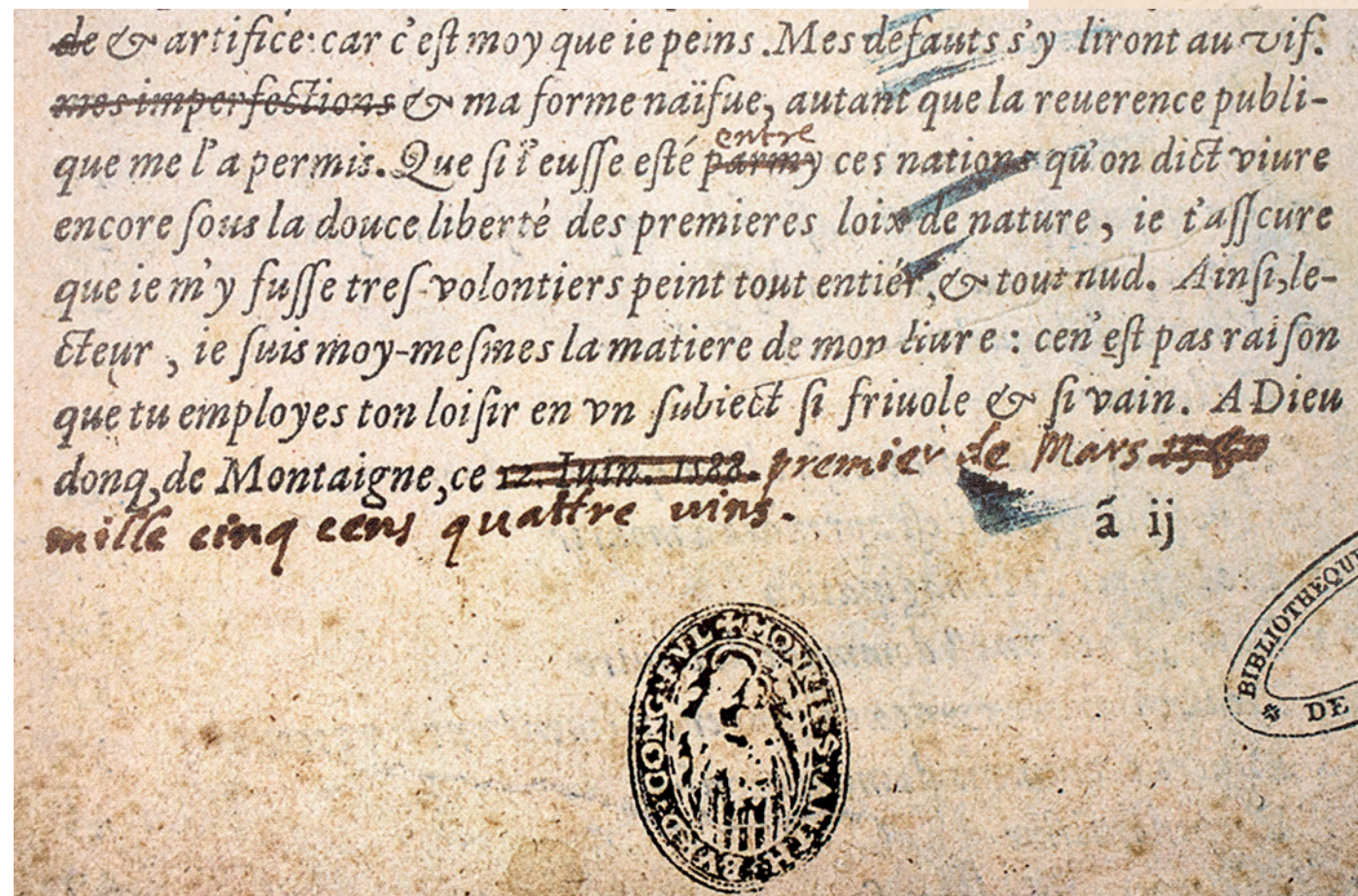
30 Paul BONNEFON, *Montaigne – l'homme et l'œuvre*, Bordeaux/Paris, G. Gounouilhou/J. Rouam, 1893, p. 20-22.

31 Théophile MALVEZIN, *Michel de Montaigne, son origine, sa famille*, Bordeaux, Charles Lefebvre, 1875, p. 117-128 ; Théophile MALVEZIN, *Histoire des Juifs à Bordeaux*, Bordeaux, Charles Lefebvre, 1875, p. 83-87.

32 Théophile MALVEZIN, *Histoire des Juifs à Bordeaux*, op. cit., p. 89.

33 Sophie JAMA, *L'histoire juive de Montaigne*, Paris, Flammarion, 2001, p. 11-52.

34 Géralde NAKAM, *Montaigne et son temps*, Saint-Amand (Cher), Gallimard, 1993, p. 55-57.



était la fille du négociant toulousain Pierre de Louppes de Villeneuve et d'Honorette Dupuy, jeune fille de pure souche catholique. Pierre de Louppes était d'origine portugaise et s'appelait en réalité Pierre Lopez de Villanuova. Les Lopez de Villanuova pour fuir les persécutions des rois de Castille avaient émigré vers le Portugal; ils étaient de la lignée de Mosche Paçagon, juif espagnol de Saragosse qui, après s'être fait baptiser, se fit appeler Garcia Lopez de Villanuova.

Dans la culture juive, la religion ancestrale est transmise par les mères. Il existe donc un double obstacle à cette transmission vers Michel de Montaigne dans la personne d'Honorette Dupuy et d'Antoinette de Louppes, toutes deux catholiques pratiquantes. Et, toujours selon Malvezin, beaucoup de conversions forcées chez les parents restèrent sincères chez les enfants qui accomplissaient toutes les pratiques extérieures du culte catholique. Apparemment donc, Montaigne n'aurait pu recevoir d'éducation hébraïque et il est probable que nous en connaissons actuellement beaucoup plus sur ses origines que lui-même ne pouvait le soupçonner. Théophile Malvezin reste d'ailleurs prudent : « Quelle influence a pu être exercée sur Michel de Montaigne par l'origine juive de sa mère, par les idées religieuses de celle-ci, c'est une étude à laquelle nous ne pouvons nous livrer en ce moment. Nous nous bornons à constater que cette influence a dû être très grande³⁵. »

On peut à ce propos s'interroger sur la prime éducation du jeune Michel de Montaigne. Les anecdotes mentionnées dans les *Essais* font sourire ou suscitent même de l'admiration pour cette attention portée à l'apprentissage. Pourtant, ces évocations ont de quoi faire frémir : Michel fut dès sa naissance placé en nourrice durant trois ans dans une famille de paysans du hameau de Papessus, à moins de trois kilomètres. Dès son retour au château,

35 Théophile MALVEZIN, Michel de Montaigne, *op. cit.*, p. 124-128.

Extrait de l'adresse au lecteur de l'exemplaire de Bordeaux où la date de l'édition (12 juin 1588) est remplacée par la date récurrente du 1^{er} mars 1580. Michel de Montaigne, *Essais de M. Montaigne – Exemplaire de Bordeaux*, éd. Philippe Desan, Fac-similé Fasano / Chicago, Schena editore – Montaigne Studies, 2002, *Au Lecteur*.

Je suis moy-mesmes la matiere de mon liure : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en vn subiect si frivole & si vain. A Dieu donc, de Montaigne, ce 12 Juin 1588 premier de Mars 1580 mille cinq cens quatre vins.

son éducation fut confiée à un précepteur allemand qui ne communiquait qu'en latin; la langue familiale fut donc remplacée par une langue étrangère inappropriée, officielle et dogmatique. Montaigne évoque aussi la présence d'un musicien qui venait bercer son jeune esprit dès le réveil. Voudrait-on soustraire un enfant à la tendresse et à l'influence culturelle de sa mère qu'on ne s'y prendrait pas autrement. Montaigne lui-même souligne les influences primordiales qui s'exercent durant cette période de l'enfance : « Je trouve que nos plus grands vices prennent leur pli dès notre plus tendre enfance et que la direction de notre caractère est principalement entre les mains des nourrices³⁶. »

Sophie Jama³⁷ relève un détail confondant : l'adresse au lecteur qui introduit toutes les éditions des *Essais* porte invariablement la date du 1^{er} mars 1580. Seule exception, l'édition de 1588 mentionne la date du 12 juin 1588; cependant, dans l'*Exemplaire de Bordeaux*, Montaigne a biffé cette date et l'a remplacée par celle du 1^{er} mars 1580. Elle coïncide avec l'anniversaire des 47 ans de Montaigne, âge qui selon la tradition littéraire (et non physiologique) déterminerait l'orée de la vieillesse. L'auteur aurait ainsi voulu marquer la date de naissance des *Essais* et insister sur le fait que la période de publication de son œuvre correspond à la meilleure partie de son âge. Mais le 1^{er} mars 1580 coïncide avec la fête juive de *Pourim*, une célébration qui dépasse en sacralité le *Yom Kippour*. Elle commémore l'histoire d'Esther, symbole de la persécution des juifs et des marranes, et de leur victoire sur leurs oppresseurs. *Pourim* est également une sorte de carnaval où chaque juif est encouragé à porter un masque. Dans le calendrier juif, cette fête tombe chaque année à la mi-mars, soit le 14 et le 15 *Adar*. Or, en 1580, le *Pourim* fut fêté exceptionnellement le 1^{er} mars. Les deux premiers éditeurs des *Essais*, Simon Millanges et Abel Langelier, tous deux marranes, avaient sans doute fort bien saisi l'allusion pour la reproduire dans les éditions successives. L'ont-ils fait à l'insu de Montaigne? Probablement pas, car Montaigne devait connaître l'histoire d'Esther qui figure à la page du 4 mars de son exemplaire de l'*Ephemeris Historica* de Beuther.

Que l'utilisation de cette date ait eu une portée symbolique ou relève simplement du hasard importe finalement peu, car Montaigne ne reconnaîtra explicitement comme religion véritable que le judaïsme et toute religion qui en est issue : « Et toute organisation sociale a un dieu à sa tête, faussement les autres, véritablement celle que Moïse établit pour le peuple de Judée sorti d'Égypte³⁸. » Cette filiation est solidement établie dans la lettre adressée à son père où il décrit les derniers instants d'Étienne de La Boétie et explique comment son ami fit au prêtre une déclaration sur l'ascendance de la religion hébraïque : « Voyant que le prestre s'en alloit, il le rappella, et luy dit : Je proteste, que comme j'ay esté baptisé, ay vescu, ainsi veux-je mourir sous la foy et religion que Moyse planta premièrement en Aegypte : que les Peres receurent depuis en Judee, et qui de main en main par succession de temps a esté apportee en France³⁹. » Edgar Morin, pour qui Montaigne est un « post-marrane exemplaire » et dont l'œuvre est un « aérolithe inouï à l'époque des guerres de religion », voit en cette phrase l'indice mystérieux d'un secret commun aux deux amis⁴⁰.

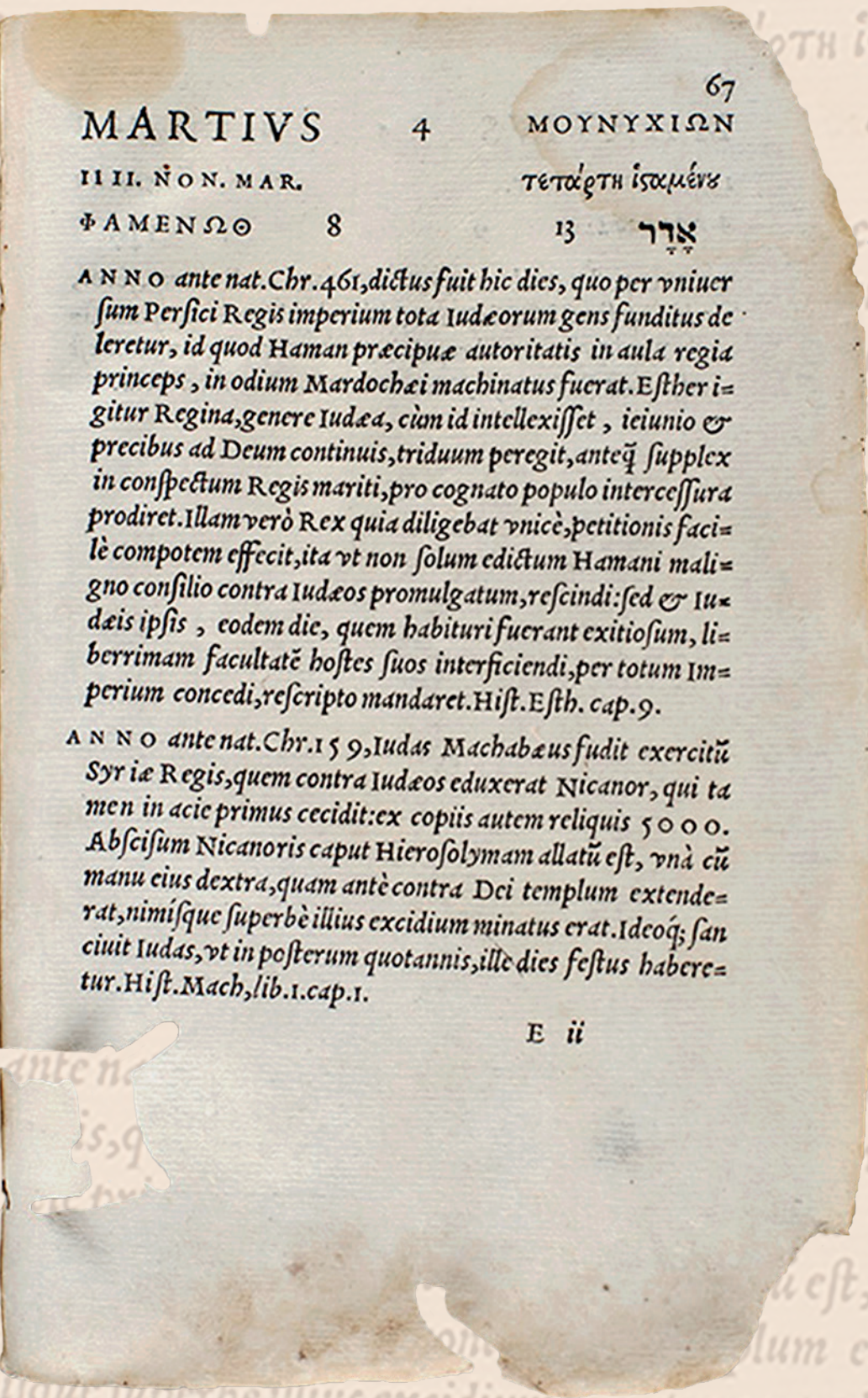
36 Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, Paris, Gallimard, 2009, livre I, chapitre XXIII, *Sur « la coutume » et sur le fait qu'on ne change pas aisément une loi reçue*, p. 135.

37 Sophie JAMA, *L'histoire juive de Montaigne*, *op. cit.*, p. 21-27.

38 Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, André Lanly, *op. cit.*, chapitre XVI, livre II, *De la Gloire*, p. 768.

39 Michel DE MONTAIGNE, *Montaigne, œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1962, *Fragment d'une lettre que monsieur le conseiller de Montaigne écrit à monseigneur de Montaigne son père [...]*, p. 1358.

40 Edgar MORIN, *Le monde moderne et la question juive*, Paris, Seuil, 2006, p. 40-42.



MARTIVS

4

ΜΟΥΝΥΧΙΩΝ

II II. NON. MAR.

τετάρτη ἰσαμένας

Φ Α Μ Ε Ν Ω Θ 8

13 אָרְבֵּי

ANNO ante nat. Chr. 461, dictus fuit hic dies, quo per vniuersum Persici Regis imperium tota Iudeorum gens funditus deleteretur, id quod Haman praecepit auctoritatis in aula regia princeps, in odium Mardochei machinatus fuerat. Esther igitur Regina, genere Iudaea, cum id intellexisset, ieiunio et precibus ad Deum continuis, triduum peregit, antequam supplicem in conspectum Regis mariti, pro cognato populo intercessura prodiret. Illam vero Rex quia diligebat vnicuique petitionis facilem compositum effecit, ita ut non solum edictum Hamani maligno consilio contra Iudeos promulgatum, rescindi: sed et Iudeis ipsis, eodem die, quem habituri fuerant exitiosum, liberrimam facultatem hostes suos interficiendi, per totum Imperium concedi, rescripto mandaret. Hist. Esth. cap. 9.

ANNO ante nat. Chr. 159, Iudas Machabeus fudit exercitum Syriae Regis, quem contra Iudeos eduxerat Nicanor, qui tamen in acie primus cecidit: ex copiis autem reliquis 5000. Abscisum Nicanoris caput Hierosolymam allatum est, vna cum manu eius dextra, quam ante contra Dei templum extenderat, nimisque superbe illius excidium minatus erat. Ideoque sanctiuit Iudas, ut in posterum quotannis, ille dies festus haberetur. Hist. Mach, lib. 1. cap. 1.

E ii

Page 67 § 4 des *Éphémérides* de Beuther ayant appartenu à la famille Montaigne. Cette page du 4 mars mentionne l'histoire d'Esther, de son père Mardochee et du malveillant Haman. Il n'y a aucune annotation. Michael Beuther, *Ephemeris Historica*, Michel Fezandat; Robert Granjon : Paris, 1551. Cote : Ms. 1922. © Bibliothèque municipale de Bordeaux - Bibliothèques Virtuelles Humanistes, CESR, Tours.

Ils quittent Vérone par la *porta del Vescovo* et prennent la route de Vicenza. Ils rencontrent à trois kilomètres des murs de la ville une étrange église toujours en construction, l'église de la *Madonna di Campagna*, ronde à l'extérieur et octogonale à l'intérieur : « Nous partîmes de Vérone, et vîmes, en sortant, l'église de Notre-Dame-des-miracles, qui est fameuse de plusieurs accidents étranges, en considération desquels on la rebâtit de neuf, d'une très belle figure ronde. Les clochers de là, sont couverts, en plusieurs lieux, de brique couchée de travers » (JV 159).

La construction débutée en 1559 fut commanditée par l'évêque Agostino Lippomano afin d'y abriter une fresque miraculeuse de la Vierge à l'Enfant, « fameuse de plusieurs accidents étranges ». Les origines de cette fresque, étroitement liées à l'histoire militaire de la ville, remontent à 1517 lorsqu'après la guerre de la Ligue de Cambrai, Venise reprit le contrôle de Vérone. La nécessité de renforcer les défenses de la ville devenant évidente, une zone découverte fut imposée sur un périmètre d'un mille autour des murs. Ainsi, tous les édifices, églises, chapelles, monastères, palais furent rasés, ménageant une vaste *Spianà*⁴¹. Or, il y avait parmi les édifices sacrifiés un monastère augustinien fondé en 1243 dont il ne resta qu'un pan de mur sur lequel figurait une fresque de la Vierge à l'Enfant. De nombreux miracles furent signalés et le site devint un but de pèlerinage; la peinture et son support furent transférés dans une église en bois dans l'attente d'une construction mieux adaptée. C'est ainsi qu'en 1559, année de la signature du traité de Cateau-Cambrésis - et de la mort accidentelle d'Henri II au cours des joutes qui célébraient l'événement - l'évêque Agostino Lippomano fit construire une église qui allait s'appeler momentanément *Santa Maria della Pace*.

C'est un architecte réputé de Vérone, Michele Sanmicheli⁴², qui dressa les plans de cette église que Montaigne vit en construction. *Madonna di Campagna* sera la dernière œuvre de Sanmicheli, probablement la plus aboutie et la plus novatrice. L'aspect en rotonde et l'élégant portique à colonnes doriques qui entoure l'édifice pouvaient évoquer le temple de la Sibille à Tivoli ou le *Tempietto* que Bramante venait de construire sur le mont Janicule en 1502. La forme circulaire, encore rare en Vénétie, annonçait la basilique *Santa Maria della Salute* qui sera construite à l'extrémité du Grand Canal de Venise. Mais le neveu de Michele Sanmicheli, Giangirolamo, comme lui architecte militaire pour la République de Venise, mourut à Chypre d'une fièvre pernicieuse. Cette disparition précipitait l'extinction de la famille, car à son tour, Michele décéda en septembre 1559, au tout début des travaux. Ce fut l'un de ses parents, Bernardino Brugnoli, qui reprit les plans, fit une maquette, et mena l'œuvre à bien. L'église fut achevée en 1586.

L'observation « les clochers de là, sont couverts, en plusieurs lieux, de brique couchée de travers » évoque la technique en « arête de poisson » (*spina pesce*) ou en « épi de blé » (*opus spicatum*) qui consiste à disposer les briques ou les pierres plates inclinées à 45° en changeant de sens à chaque couche successive. Cette méthode héritée des Étrusques fut

⁴¹ Dérivé du verbe *spianare*, aplanir, niveler, écrêter. Pour les mêmes raisons stratégiques, Pier Luigi Farnese entreprendra en 1545 ce type de travaux de destruction et d'aplanissement autour de Piacenza (appelés la *tagliata*, la coupe).

⁴² Il naquit en 1484 à Vérone dans une famille où le père et l'oncle étaient déjà d'excellents architectes. Il partit à seize ans pour Rome où il étudia et exerça son métier auprès d'Antonio da Sangallo l'Ancien. Nommé architecte de la célèbre cathédrale d'Orvieto, il en acheva la façade en style gothique et réalisa le tombeau de la famille Petrucci dans le chœur de l'église Saint-Dominique (aujourd'hui démembrée), une chapelle souterraine de plan octogonal. Il réalisa les fondations de la cathédrale de Montefiascone, près du lac de Bolsena, sur la route vers Rome où Montaigne passera. Il retourna en Vénétie et devint l'architecte militaire de la République. En voyageant à Chypre et en Crète dans le cadre de ses activités pour la Sérénissime, il fut l'un des seuls architectes à pouvoir s'inspirer *in situ* des fameuses colonnades grecques. Il se consacra au renforcement des défenses de Vérone, notamment la *porta Catena*, lorsqu'il fut approché pour réaliser ses derniers plans. Giorgio Vasari, *Les vies des meilleurs peintres*, op. cit., livre VIII, p. 200-215.

développée en Toscane notamment par Brunelleschi qui en utilisa le concept pour dévier les forces de poussée vers le sommet de la coupole du *Duomo* de Florence : en alternant à intervalles réguliers la pose horizontale des briques avec une pose verticale, se forment d'immenses spirales d'éléments qui répartissent le poids sur la surface portante en expansion.

L'église de la *Madonna di Campagna* est l'œuvre inachevée de l'architecte Michele Sanmicheli. La forme circulaire, encore rare en Vénétie, annonçait la basilique *Santa Maria della Salute* de Venise.



VICENZA

Ils reprennent leur route par la plaine de Vénétie, gardant l'imposante chaîne des Alpes à leur gauche, « nous passâmes une longue plaine de diverse façon, tantôt fertile, tantôt autre, ayant les montagnes bien loin à notre main gauche, et aucunes à droite, et vîmes d'une traite souper à Vicenza, trente milles⁴³ » (JV 159). En progressant vers l'est, ils quittent la vallée de l'Adige pour rejoindre celle du Bacchiglione, fleuve de montagne issu des Alpes tyroliennes.

Ils entrent dans Vicenza, une ville qui ce 3 novembre 1580 était encore un énorme chantier : l'architecte Andrea di Pietro della Gondola, mieux connu sous le nom de Palladio, venait de décéder trois mois plus tôt, le 19 août 1580. Il laissait inachevées les quelques œuvres qu'il avait entamées ; la plupart de ses commandes restaient à l'état de projet. Parmi ses nombreux plans architecturaux, le palais *Barbaran da Porto* (qui accueille le musée Palladio) est la seule ébauche de restructuration qu'il vit aboutir à Vicence. Le chantier du palais Chiericati, par exemple, fut commencé en 1550 et interrompu par le décès du comte Girolamo Chiericati. Il ne reprendra et ne s'achèvera qu'en 1680. C'est le talentueux élève Vincenzo Scamozzi qui réalisera les entreprises, notamment celle du *Teatro Olimpico* construit de 1580 à 1585. Sur la *Piazza dei Signori* ou *Piazza Maggiore*, la future *Basilica Palladiana* avait encore l'apparence du bâtiment primitif du ^{xv}^e siècle construit en style gothique, avec un toit en carène recouvert de feuilles de cuivre sur le mode du *Palazzo della Ragione* de Padoue. Il servait à la fois de siège au gouvernement et de grande surface commerciale où se concentraient les échoppes. Cette *basilica* était une basilique civile, un terme repris à l'Antiquité par Palladio et désignant un grand édifice public destiné à abriter des activités marchandes, financières et judiciaires. Palladio, chargé de renouveler la façade, l'amplifia en construisant sur tout son pourtour deux niveaux de galeries avec loggias classiques à serliennes⁴⁴. Le projet ne sera achevé qu'en 1614, il est donc probable que nos voyageurs qui vinrent « d'une traite souper à Vicence » n'en aperçurent que des échafaudages.

C'est pourquoi le *Journal de voyage* semble faire assez peu de cas de la future capitale de l'architecture, « c'est une grande ville, un peu moins que Vérone, où il y a tout plein de palais de noblesse. Nous y vîmes lendemain plusieurs églises, et la foire qui y tenait lors, en une grande place, plusieurs boutiques qui se bâtissent de bois sur-le-champ pour cet effet » (JV 159). Venant de Vérone par l'ouest, les voyageurs ont chevauché entre les murailles de la ville et les limites de la foire du *Campo Marzio* qui se tenait deux fois par an⁴⁵. La foire était l'attraction de la cité en cette période et toutes les boutiques devaient fermer excepté les petites cabanes provisoires en bois de la braderie.



La *basilica* que Palladio amplifia par la construction sur tout son pourtour de deux niveaux de galeries munies de loggias à serliennes.



Sur la *Pianta Angelica* de Vicenza réalisée en 1580 par le graveur (Giovanni) Battista Pittoni, le *Palazzo della Ragione* se présentait encore dans sa structure primitive gothique du ^{xv}^e siècle. Le projet palladien d'embellissement, la future *Basilica Palladiana*, ne sera achevé qu'en 1614.
© Wikimedia Commons, public domain.

Ils rendent visite aux jésuites qui avaient leur monastère dans le *Borgo Pusterla*, quartier nord de la ville à l'antipode du Campo Marzio, situé entre deux ceintures de murailles. L'église *San Marco* et le monastère *San Girolamo* se situaient au nord de la *Porta Pusterla* qui donnait accès à un pont à trois arches franchissant le fleuve Bacchiglione. Ils construisirent leurs bâtiments en 1491 à l'emplacement d'une maison dont le propriétaire fit par testament un hospice pour les indigents⁴⁶.

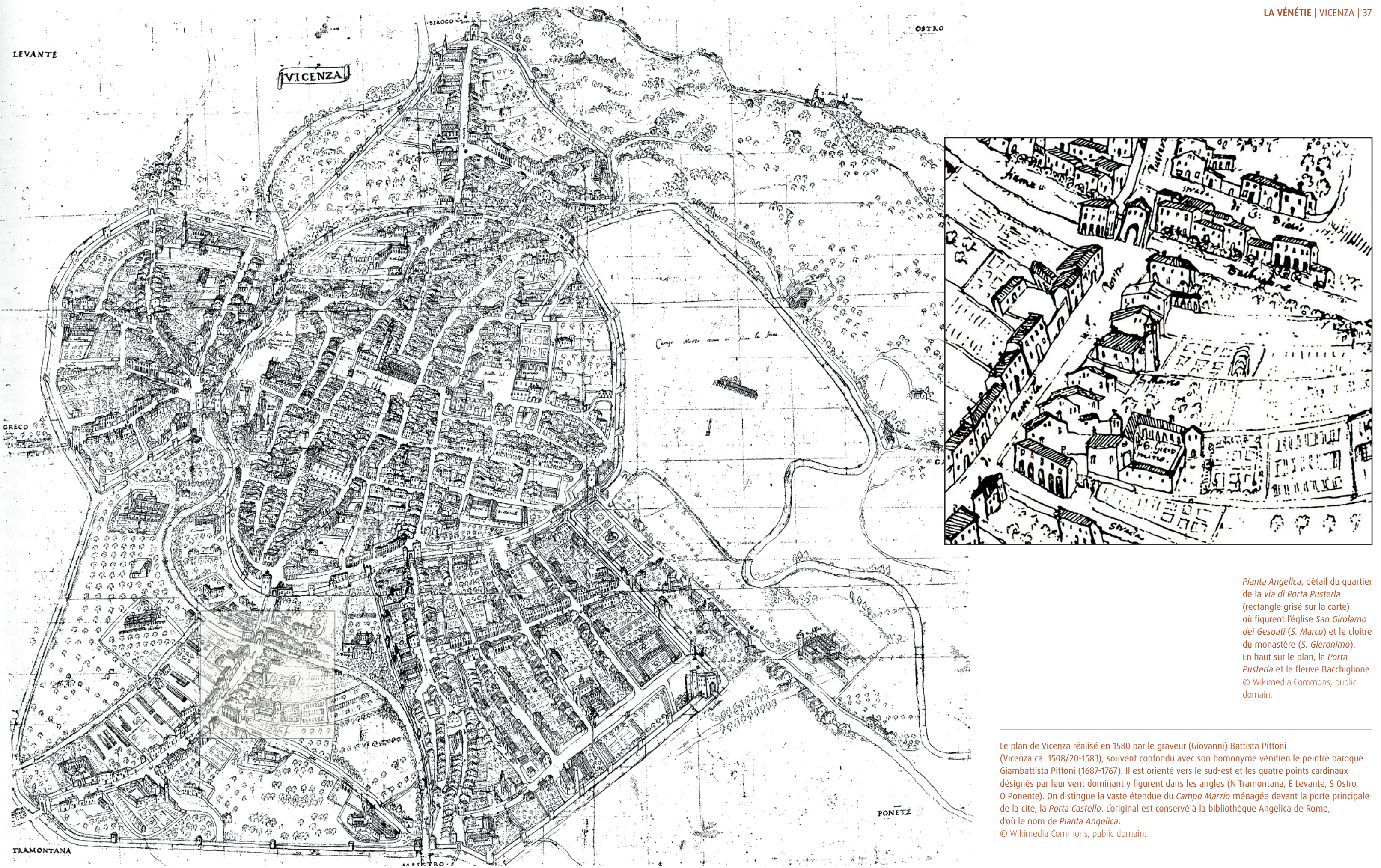
Nous y vîmes aussi des jésuites qui y ont un beau monastère ; et vîmes leur boutique d'eaux, de quoi ils font boutique et vente publique ; et en eûmes deux de senteur pour un écu ; car ils en font des médicinales pour toutes maladies. Leur fondateur est, P. Urb., saint Jean Colombini, gentilhomme siennois, qui le fonda l'an 1367. Le cardinal de Pelvé est pour cette heure leur protecteur. Ils n'ont des monastères qu'en Italie et y en ont trente. Ils ont une très belle habitation. Ils se fouettent, disent-ils, tous les jours : chacun a ses chaînettes en sa place de leur oratoire, où ils prient Dieu sans voix [sans chanter], et y sont ensemble à certaines heures [aux offices]. (JV 159-160)

⁴³ Vicenza est à 48 km de distance de Vérone par une route de plaine assez unie ; les « trente milles » correspondent aux milles vénitiens équivalant à 1,68 ± 0,40 km.

⁴⁴ Ce terme désignant la fenêtre palladienne est un groupement de trois baies dont la baie centrale est coiffée d'un arc en plein cintre (roman, hémicirculaire) et dont les deux baies latérales sont couvertes d'un simple linteau horizontal à hauteur de la naissance de l'arc. Les baies latérales sont nettement plus étroites que la baie centrale. Ce motif propre à l'architecture maniériste vénitienne fut décrit par l'architecte italien Sebastiano Serlio puis généralisé par Andrea Palladio. Il évoque les arcs de triomphe romains dont celui de Septime Sévère sur le Forum est un exemple. Palladio avait effectué plusieurs voyages à Rome et s'était inspiré de l'enseignement de l'architecte romain Vitruve, mais il n'a jamais (ou fort peu) quitté l'Italie.

⁴⁵ Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI, op. cit.*, p. 124.

⁴⁶ L'église *San Marco in San Girolamo* fut transformée en un édifice de style baroque où il reste quelques anciennes tombes. Le clocher situé à l'arrière des bâtiments est intact ; il abrite 14 cloches mues à la main, par des cordes. À proximité, le cloître et les cellules du monastère furent aménagés en un luxueux complexe immobilier.



Pianta Angelica, détail du quartier de la via di Porta Pusterla (rectangle grisé sur la carte) où figurent l'église *San Girolamo dei Gesuati* (S. Marco) et le cloître du monastère (S. Geronimo). En haut sur le plan, la *Porta Pusterla* et le fleuve Bacchiglione.
© Wikimedia Commons, public domain.

Le plan de Vicenza réalisé en 1580 par le graveur (Giovanni) Battista Pittoni (Vicenza ca. 1508/20-1583), souvent confondu avec son homonyme vénitien le peintre baroque Giambattista Pittoni (1687-1767). Il est orienté vers le sud-est et les quatre points cardinaux désignés par leur vent dominant y figurent dans les angles (N Tramontana, E Levante, S Ostro, O Ponente). On distingue la vaste étendue du *Campo Marzio* ménagée devant la porte principale de la cité, la *Porta Castello*. L'original est conservé à la bibliothèque Angelica de Rome, d'où le nom de *Pianta Angelica*.
© Wikimedia Commons, public domain.

Le *Journal de voyage* complète la description véronaise de cet ordre des jésuites fondé sous le pontificat d'Urbain V (*P. Urb* pour Pontifice Urbano), un pape français né au château de Grizac en Languedoc, ce qui a sans doute motivé cette précision⁴⁷. Leur protecteur le cardinal de Pellevé, archevêque de Sens, conviera ses compatriotes à un banquet tenu le dernier jour de décembre 1580 dans son palais romain. Le jeudi 12 octobre 1581, il fera les honneurs de son monastère sur le Monte Celio, lors du second séjour de Montaigne dans la ville éternelle. Pour le reste, les jésuites de Vicenza exerçaient les mêmes activités dans cet esprit de pauvreté matérielle et spirituelle qui les amena à considérer l'ignorance comme une vertu. Leur exemple fera méditer Montaigne sur l'importance toute relative des connaissances : « J'ai pris plaisir à voir, en quelque lieu, des hommes faire par dévotion vœu d'ignorance comme [on peut faire vœu] de chasteté, de pauvreté, de pénitence. [...] C'est accomplir richement le vœu de pauvreté que d'y joindre aussi celle de l'esprit. Il ne nous faut guère de science pour vivre à notre aise⁴⁸. »

La turbidité du vin consommé à Vicenza inquiète le narrateur qui craint pour son maître une nouvelle crise de colique. Il fait ainsi preuve d'une réelle sollicitude et montre une affection qui ne peut émaner que d'un familier de Montaigne.

Les vins vieux faillaient déjà lors ; qui me mettait en peine à cause de sa colique, de boire ces vins troubles, autrement bons toutefois. Ceux d'Allemagne se faisaient regretter, quoiqu'ils soient pour la plupart aromatisés, et aient diverses senteurs

47 Urbain V, né Guillaume de Grimoard, fut pape de 1362 jusqu'à sa mort en 1370. Il fut le sixième pape d'Avignon et continua à vivre modestement selon la règle de l'ordre bénédictin – auquel il appartenait – durant un pontificat qu'il parvint à exercer à Rome durant trois ans. Il tenta de réformer profondément l'Église et la fondation de la confrérie des jésuites exprime bien l'esprit de son magistère. Michel DE MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, éd. François Rigolot, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 66 note 131. Ainsi que : John W. O'MALLEY, *Une histoire des papes, de Pierre à François* (traduction française), Namur/Paris, Lessius, 2016, p. 161.

48 Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, André Lanly, op. cit., livre III, chapitre XII, *Sur la physionomie*, p. 1254.

La Piazza dei Signori de Vicenza, un dimanche de brocante.



qu'ils prennent à friandise, mêmes de la sauge ; et l'appellent vin de sauge, qui n'est pas mauvais, quand on y est accoutumé ; car il est, au demeurant, bon et généreux. (JV 160)

Il exprimera à Ferrare les mêmes réserves au sujet des vins turbides : « Les vins nouveaux troubles que nous buvions, et l'eau tout ainsi trouble qu'elle vient de la rivière, lui faisaient peur pour sa colique » (JV 171). Cette perte de limpidité, cette turbidité, est un défaut dû en général à une mauvaise vinification, le symptôme d'une contamination bactérienne. L'aspect laiteux du vin traduit une trop grande richesse en protéines qui peut, en effet, favoriser la formation de calculs. Si la turbidité des vins est prétexte à donner libre cours à la nostalgie de l'Allemagne, les allusions aux vins aromatisés à la sauge ne concernent que les vins de Vicence. La région est en effet pourvue de vins réputés tels que le vin blanc de Selva, une localité de la commune de Trissino (à 12 km de Vicence) déjà réputée dans les chroniques médiévales. C'est de ce vin blanc que l'humaniste Gian Giorgio Trissino – celui qui fit du maçon Andrea Di Pietro della Gondola, l'architecte Andrea Palladio – régala le pape Paul III⁴⁹. Quant au parfumage du vin par des plantes aromatiques comme la décoction de sauge, pratiquée depuis l'Antiquité, elle connut un grand succès au Moyen Âge. Le petit arbuste toujours vert était un incontournable des jardins médiévaux et, parmi des centaines de variétés, la plus utilisée était la sauge dite officinale en raison de ses innombrables vertus thérapeutiques⁵⁰.

49 Alessandro D'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI*, op. cit., p. 125.

50 Cette plante aux propriétés salutaires était appelée *Salva* – qui sauve – en latin et *Salvia* en italien.

Le clocher situé à l'arrière des bâtiments de l'église San Marco in San Girolamo.





Une vue des Giardini Salvi de Vicenza.

PADOUE

Padoue, la prochaine étape, n'est qu'à 38 km. Ils peuvent donc se permettre de quitter Vicence en début d'après-midi pour l'atteindre dans la soirée, pour le coucher. La route est simple : « un chemin très uni, large, droit, fossoyé de deux parts, et un peu relevé, ayant de toutes parts un terroir très fertile, les montagnes comme de coutume, de loin à notre vue » (JV 160).

La première impression est celle d'une ville assez vaste de la grandeur de Bordeaux avec « des rues étroites et laides, fort peu peuplées, peu de belles maisons; son assiette fort plaisante dans une plaine découverte bien loin tout autour » (JV 160). Pour les mêmes raisons stratégiques qu'à Vérone, la ville est isolée au milieu d'un périmètre dépourvu de végétation et de constructions.

Padoue et Ferrare furent gravement touchées par la pandémie de coqueluche qui affecta toute l'Europe et le nord de l'Italie en 1580, d'où les rues « fort peu peuplées ».

La foule des visiteurs étrangers se presse dans les écoles d'escrime, de danse, d'équitation qui font la célébrité de Padoue : « Nous y fûmes tout le lendemain et vîmes les écoles d'escrime, du bal, de monter à cheval, où il y avait plus de cent gentilshommes français » (JV 160). L'enseignement de l'équitation et des arts martiaux revêt une grande importance dans le système éducatif prôné par Montaigne dans le chapitre des *Essais* dédié à sa cousine Diane de Foix, comtesse de Gurson, alors enceinte de son premier enfant :

Les jeux eux-mêmes et les exercices constitueront une bonne partie de l'étude : la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure et l'art de se conduire parmi les gens et aussi l'élégante souplesse de la personne se façonnent en même temps que l'âme. Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps que l'on forme : c'est un homme; il ne faut pas les traiter séparément⁵¹.

L'université de Padoue fut fondée en 1221 et ses différentes écoles disséminées dans la ville furent regroupées en 1493 au sein du *Palazzo del Bo* ainsi nommé en raison de l'enseigne *Au bœuf* d'une hôtellerie voisine. Elle bénéficia de la protection de la République de Venise dont l'esprit de tolérance associé au prestige des enseignants attirait les étudiants. Galilée y professa la philosophie durant 18 ans, André Vésale y enseigna l'anatomie et la chirurgie, de même que Jérôme Fabrice d'Acquapendente, le premier à s'intéresser au système vasculaire. Le *Palazzo del Bo* construit de 1493 à 1552 par Jacopo Sansovino comprenait une belle cour entourée d'une galerie avec colonnades qui abritait les armoiries des doctorants ainsi que des bustes de maîtres. Étrangement, le *Journal de voyage* reste muet sur l'une des universités les plus anciennes et les plus réputées d'Europe. Peut-être n'était-elle pas accessible ? Outre l'épidémie de coqueluche qui connut son apogée à Padoue au mois d'août 1580, l'Université durant toute cette année traversait une grave crise⁵². De violents troubles opposant des étudiants turbulents aux autorités facultaires et citadines avaient

⁵¹ Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, *op. cit.*, livre I, chapitre XXVI, *Sur l'éducation des enfants*, p. 203.

⁵² Enea BALMAS, *Montaigne a Padova e altri studi sulla letteratura francese del cinquecento*, Padova, Liviana editrice, 1962, p. 14-24.



éclaté. Les étudiants ultramontains durent quitter momentanément la ville, une loi martiale fut imposée et le port d'armes fut strictement interdit; ce dont témoigne l'observation du *Journal de voyage* lors du second passage à Padoue où « en Allemagne je remarquais que chacun porte épée au côté, jusques aux manœuvres; aux terres de cette seigneurie, tout au rebours, personne n'en porte » (JV 164).

Montaigne apprécie l'architecture de la basilique de Saint-Antoine, *Il Santo*, où « la voûte n'est pas d'un tenant, mais de plusieurs enfonçures en dôme » (JV 160). La structure de cette église érigée de 1231 à 1307 pour conserver le tombeau de saint Antoine qui y mourut à l'âge de 36 ans est particulière. Les six coupes hémisphériques de caractère byzantin, la coupole centrale conique, les petites tours et les deux clochers à minaret lui confèrent un aspect oriental, que partagent la cathédrale Saint-Front de Périgueux et bien évidemment la basilique Saint-Marc de Venise.

Parmi les nombreuses « rares sculptures de marbre et de bronze », Montaigne considéra avec sympathie « le visage du Cardinal Bembo qui montre la douceur de ses mœurs et je ne sais quoi de la gentillesse de son esprit » (JV 161). Le monument dédié au cardinal est de Michele Sammicheli (l'architecte de Vérone qui réalisa le projet de l'église en rotonde *Madonna di Campagna*) et le buste fut sculpté par Danese Cattaneo. Pietro Bembo (1470-1547) était un humaniste vénitien, un poète pétrarquais et auteur de dialogues néo-platoniciens sur l'amour. Les dialogues – *Gli Asolani* – écrits de 1497 à 1502 constituent sa première œuvre importante. Elle fut dédiée à Lucrece Borgia et regroupée en trois livres. Ils eurent un énorme succès et connurent au XVI^e siècle 32 éditions italiennes, une espagnole et sept françaises. Ils influencèrent des auteurs tels que Ludovico Ariosto, Baldassare Castiglione et Torquato Tasso. Montaigne, cependant, n'en appréciait guère les artifices poétiques. Il citera Bembo pour critiquer son style maniériste qui masque la réalité :

Des armoiries de doctorants et d'enseignants au Palazzo del Bo.



Les sciences traitent des choses trop subtilement, d'une façon trop artificielle et trop différente de la façon commune et naturelle. Mon page fait l'amour et le comprend. Lisez-lui Léon Hébreu et Ficin : on y parle de lui, de ses pensées et de ses actions et pourtant il n'y comprend rien. Je ne reconnais pas chez Aristote la plupart de mes actions ordinaires : on les a couvertes et revêtues d'une autre robe pour l'usage de l'école. Que Dieu leur accorde la grâce de bien faire. Si j'étais du métier, je rendrais l'art aussi naturel qu'ils rendent la nature artificielle. Laissons là Bembo et Equicola⁵³.

Léon Hébreu est un rabbin portugais qui avait lui aussi composé des dialogues sur l'amour dans le goût platonicien et Marsile Ficin était un humaniste italien auteur de traductions latines de Platon. Ils écrivaient tous deux dans ce style maniériste auquel Montaigne reprochait le manque de naturel. Par « laissons là Bembo et Equicola », il entend « ne parlons même pas d'auteurs comparables comme Bembo et Equicola ». Mario Equicola était théologien et philosophe, auteur d'un traité rédigé dans le même style intitulé *Di natura d'amore*, qui sera traduit en 1584 par Gabriel Chapuit. Pietro Bembo était apprécié en outre pour sa galanterie et son esprit. Avant d'être ordonné, il avait eu plusieurs enfants d'une femme nommée Morosina, qu'il a célébrée dans ses vers. C'est peut-être pour cette honnêteté morale « qu'il regarda de bon œil le visage du Cardinal Bembo ».

Le *Palazzo della Ragione*, palais de la Raison, fut construit en 1219 pour abriter le tribunal de justice et les magistratures communales. En 1306 fut ajouté un extraordinaire toit à carène, refait en 1756 et dont s'inspirèrent les architectes du palais homologue de Vicenza. Sous le portique, un grand nombre de boutiques accueillent encore actuellement les étals des charcutiers et des fromagers. L'édifice est célèbre pour son *Salone*, la plus vaste salle suspendue d'Europe. Cette immense salle de 80 m de long sur 27 m de large occupant tout l'étage possède une impressionnante voûte dont la charpente entièrement visible est dépourvue de colonnes de soutien.



Basilique de Saint-Antoine : le monument du cardinal Bembo (adossé au troisième pilier à droite de la nef principale).
© Archives Alinari, code ACA-F-012241-0000.

La basilique de Saint-Antoine.



53 Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, op. cit., Livre III, chapitre V, *Sur des vers de Virgile*, p. 1058-1059.

Sur les parois, plus de 400 fresques allégoriques représentent l'influence des astres et des saisons sur les événements de la vie humaine. Les fresques d'origine, attribuées à Giotto, furent détruites par un incendie en 1420 et remplacées par le cycle astrologique basé sur une étude de Pietro d'Abano, astronome, philosophe et médecin. Au fond de la salle, un grand cheval de bois conçu en 1466 pour une joute s'inspire de la statue équestre réalisée par Donatello pour la *Piazza del Santo* en face de la basilique Saint-Antoine.

Il y a une salle, la plus grande, sans piliers, que j'aie jamais vue, où se tient leur justice; et à l'un bout est la tête de Titus Livius maigre, rapportant un homme studieux et mélancolique, ancien ouvrage auquel il ne reste que la parole. Son épitaphe aussi y est, lequel ayant trouvé, ils l'ont ainsi élevé pour s'en faire honneur, et avec raison. Paulus, le jurisconsulte, y est aussi sur la porte de ce palais, mais il [Montaigne] juge que ce soit ouvrage récent. (JV 161)

Près du cheval de bois, sur la paroi, se dresse le mausolée dédié à Tite-Live en 1547. Le buste de marbre placé au sommet, « la tête de Titus Livius maigre, rapportant un homme studieux et mélancolique », fut sculpté vraisemblablement au milieu du XVI^e siècle à Padoue⁵⁴, le modèle est perdu et aucun document romain ne conserve les traits de l'historien. De part

54 Pierre ASSENMAKER, « Caput Titi Livii : l'humanisme s'invente un portrait de Tite-Live », in *Tite-Live, une histoire de livres*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2017, p. 93-95.

Le *Palazzo della Ragione* et son *Salone*, la plus vaste salle suspendue d'Europe.



et d'autre de l'épigraphie, deux petites statues de bronze représentent Minerve et l'Éternité, au-dessous figurent le Tibre et la Brenta, au milieu la Louve romaine⁵⁵.

Sur le cénotaphe, l'épigraphie « T. LIVIUS LIVIAE TF QUARTAE [...] » est une inscription funéraire découverte en 1363 dans le monastère de *Santa Giustina* de Padoue. Elle fut aussitôt attribuée à Tite-Live et un squelette exhumé à proximité en 1413 fut supposé être celui de l'historien lui-même; on en fit en grande pompe la translation au *Palazzo della Ragione*. Cependant une analyse un peu plus poussée de l'épigraphie permet de jeter de sérieux doutes sur son appartenance : « La plupart des motifs des troubles du monde sont d'ordre grammatical⁵⁶. » En effet, l'épithaphe reconstituée au complet sans les contractions est la suivante : « V(ivus) F(ecit) / T(itus) LIVIUS / LIVIAE T(iti) F(iliae) / QUARTAE L(ibertus) / HALYS / CONCORDIALIS / PATAVI / SIBI ET SUI / OMNIBUS ». Il y apparaît que le monument funéraire érigé « pour lui-même et pour les siens » (*sibi et suis omnibus*) concerne un affranchi (*libertus*) du nom de Halys, ayant travaillé pour Livia, la quatrième fille d'un certain Titus Livius (*Titus Livius Liviae Titi Filiae Quartae*). Cette tombe familiale était édifée sur le site du temple de la Concorde de Padoue (*Concordialis Patavi*), où le monastère fut établi. Titus Livius était un nom courant à l'époque augustinienne et rien ne prouve que le Titus Livius

55 Charles-Joseph PANCKOUCKE, *Le grand vocabulaire François*, Paris, C.-J. Panckoucke, 1772, tome XX, p. 395.

56 Michel DE MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, Paris, Gallimard, 2009, livre II, chapitre XII, *Apologie de Raymond Sebon*, p. 641.





Le mausolée de Tite-Live et son buste de marbre : « la tête de Titus Livius maigre, rapportant un homme studieux et mélancolique ».

Sur le tympan d'une porte donnant accès au Salone figure le bas-relief de Julius Paulus, jurisconsulte romain.

en question était le fameux historien de Rome. Par conséquent, le cénotaphe abrite en réalité la dépouille d'un affranchi de Livia quarta, la quatrième fille d'un Titus Livius qui n'est probablement pas le célèbre historien. D'autre part, les dépouilles mortelles étaient habituellement incinérées à cette époque ; il est donc improbable que des ossements résiduels aient pu être conservés après 1400 ans.

L'auteur de la monumentale histoire romaine *Ab Urbe condita libri* est né à Padoue vers 59 av. J.-C. et décédé en 17 apr. J.-C. L'histoire de Rome depuis sa fondation était à l'origine un recueil de 142 livres dont seulement 35 volumes nous sont parvenus (les opuscules des années 292 à 218 et de 166 à 6 av. J.-C. ont disparu). Montaigne semble avoir lu Tite-Live très tôt, avant 1555. Il empruntera de nombreuses anecdotes relatives aux coutumes et comportements de l'armée romaine, mais ne formulera jamais de jugement sur l'œuvre⁵⁷ : « J'ai lu dans Tite-Live cent choses que tel [autre] n'y a pas lues. Plutarque y en a lu cent outre celles que j'ai su y lire et, peut-être, outre ce que l'auteur y avait mis⁵⁸. »

Sur les tympan des quatre portes donnant accès au Salone à partir de la galerie figurent autant de bas-reliefs d'illustres concitoyens. Ce sont Tite-Live, le frère Alberto théologien de l'ordre de saint Augustin, le philosophe et médecin Pietro d'Abano (concepteur des fresques du Salone) et Julius Paulus, jurisconsulte romain. Ce dernier est mentionné par le *Journal de voyage* : « Paulus, le jurisconsulte, y est aussi sur la porte de ce palais, mais il juge que ce soit ouvrage récent » (JV 161). Julius Paulus (160-230) fut préfet du prétoire sous l'empereur Alexandre Sévère ; il écrivit 319 livres de droit civil, pénal et public appréciés pour leur originalité et leur clarté. Le célèbre avocat et juriste romain devait être familier au légiste qu'était Montaigne.

⁵⁷ Philippe DESAN, *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, Paris, Honoré Champion, 2007, p 1142.

⁵⁸ Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, éd. André Lanly, op. cit., livre I, chapitre XXVI, *Sur l'éducation des enfants*, p. 192.

LA BRENTA

Le départ a lieu le samedi matin, de bonne heure. La troupe longe le canal de la Brenta dont les berges s'embellissent de somptueuses villas palladiennes. C'est la *Riviera del Brenta*, lieu de villégiature de l'aristocratie vénitienne. Ayant perdu son empire maritime, Venise s'était mise à défricher les terrains marécageux de son arrière-pays où elle développa la culture du maïs. Fuyant l'odeur fétide des canaux et l'exiguïté des *fondamenta*, les négociants fortunés avaient fait construire à la campagne, par les plus grands architectes, de somptueuses villas entourées de beaux jardins. La villa Foscari, dite *la Malcontenta*, située à 14 km de Venise, compte parmi les plus élégantes. Construite par Palladio vers 1560, son nom dérive sans doute de *malcontenta* en référence à la Brenta dont les eaux étaient difficiles à contenir. Le *piano nobile* ou bel étage situé au premier niveau est d'ailleurs surélevé afin de le protéger des inondations. Cette villa, une des premières à être achevée par Palladio, constituera une sorte de « villa témoin ». Elle annonce avec ses frontons et colonnes un style basé sur un retour à l'Antiquité, parfaitement intégré dans le milieu naturel.

La villa Foscari, dite *la Malcontenta*, construite par Palladio sur la Brenta vers 1560. Sans doute l'une des seules que vit Montaigne.



Au-dessus de la porte du palais Contarini, la plaque commémorant le passage du futur Henri III.

Nous en partîmes le samedi bien matin et par une très belle levée le long de la rivière, ayant à nos côtés des plaines très fertiles de blé et fort ombragées d'arbres, entre-semés par ordre dans les champs où se tiennent leurs vignes, et le chemin fourni de tout plein de belles maisons de plaisance, et entre autres d'une maison de ceux de la race Contarini, à la porte de laquelle il y a une inscription que le roi y logea revenant de Pologne. (JV 161)

À Mira, ils s'arrêtent devant le palais Contarini (puis Pisani, aujourd'hui *Palazzo dei Leoni*), le palais qui accueillit en 1574 Henri III à son retour de Pologne. Ce palais venait d'être construit peu avant 1558⁵⁹. Au-dessus de la porte figure l'ancienne plaque commémorant le passage du monarque : « Henricus valesius rex cum e poloniae regno, quod eius summe virtuti merito [...] ad has aedes divertit tota fere italia comitante, anno salutis MDLXXIII [...] »⁶⁰. Henri, duc d'Orléans, le quatrième fils d'Henri II et de Catherine de Médicis, devint en 1573 roi de Pologne sous le nom d'Henryk Walezy. À la mort de son frère Charles IX, il quitte le trône de Pologne pour celui de France au terme d'un règne de moins d'un

an. Il passe par Vienne où il rencontre le vieil empereur Maximilien II, poursuit par la Bavière et le Tyrol, puis gagne l'Italie par le territoire de Venise. Le 18 juillet 1574, le doge Alvise Mocenigo organise pour lui un accueil somptueux. Son itinéraire inclura ensuite Ferrare, Mantoue, la voie du Mont-Cenis jusqu'à Chambéry, puis Lyon. Il sera sacré à Reims en 1575.

⁵⁹ Alessandro BALDAN, *Storia della Riviera del Brenta*, Abano Terme, Francisci editore, 1988, volume III, p. 131-136.

⁶⁰ « Henri de Valois, au retour de son royaume de Pologne, qui lui avait été confié en raison de sa valeur, rappelé en France à la mort de son frère Charles IX, s'est arrêté dans ce palais, presque toute l'Italie l'accompagnant, le 6 août 1574. Reconnaisant de tant d'humanité, Frederico Contarini, Procureur de Saint Marc, propriétaire du palais, cette plaque commémorative posa. »



Le palais Contarini de Mira qui accueillit en 1574 le futur roi Henri III à son retour de Pologne.

La Brenta est un fleuve de montagne long de 160 km qui prend sa source au lac de Caldonazzo dans le Trentin. Elle s'écoule dans la vallée de la Valsugana, traverse la ville de Bassano del Grappa, dans la province de Vicence, arrose les plaines de la Vénétie et se jette dans la mer Adriatique au sud de la lagune de Venise, actuellement près de la commune de Chioggia. Le parcours final de la Brenta fera l'objet de nombreux remaniements durant les luttes incessantes pour le contrôle des voies navigables qui, depuis le Moyen Âge, opposèrent Padoue à la République de Venise. Le fleuve se jetait initialement dans la lagune à hauteur de Fusina et déversait ses alluvions près de Venise, provoquant un ensablement qui menaçait de détruire un fragile équilibre. C'est pourquoi les Vénitiens construisirent des canaux de dérivation détournant le cours de la Brenta plus au sud, vers Chioggia. À l'époque de Montaigne, les canaux *Brenta Nova* (à partir de Dolo) et *Taglio Novissimo* (à partir de Mira) en détournaient déjà partiellement le cours vers *Porto di Brondolo* au sud de Chioggia⁶¹. Ces mesures visant à réduire le flux dans la Brenta furent accompagnées de la fermeture radicale de son abouchement dans la lagune par un barrage construit à Fusina. La *Chaffousine*⁶², comme la mentionne l'édition originale du *Journal de voyage*, désigne actuellement *Fusina*, une localité de la commune de Venise située à l'embouchure de l'ancien bras du fleuve Brenta d'où l'on s'embarquait pour gagner l'île : « Ca'Fusina dove si abbandona la terra ferma per andare a Venezia per acqua. » À cet endroit, se trouvait à l'époque une auberge nommée *Casa Fusina* ou *Ca'Fusina*, qui en dialecte vénitien se prononçait *Cha Fusina*. *Lizza Fusina* ou *Lixa Fusina* est un second toponyme désignant l'installation qui utilisait deux plans inclinés faits de pierres et de traverses de bois permettant aux barques de franchir la digue artificielle établie entre la lagune et la Brenta. Une *lizza* est un traîneau destiné au transport des blocs de marbre, une définition qui pouvait s'appliquer aux mécanismes sur roues qui hissaient les bateaux au sommet du barrage.

Ca'Fusina, vingt milles, où nous dinâmes. Ce n'est qu'une hôtellerie où l'on se met sur l'eau pour se rendre à Venise. Là abordent tous les bateaux le long de cette rivière, avec des engins et des poulies, que deux chevaux tournent à la mode de ceux qui tournent les meules d'huile. On emporte ces barques à tout des roues qu'on leur met au-dessous, par-dessus un plancher de bois pour les jeter dans le canal qui va se rendre en la mer où Venise est assise. (JV 161-162)

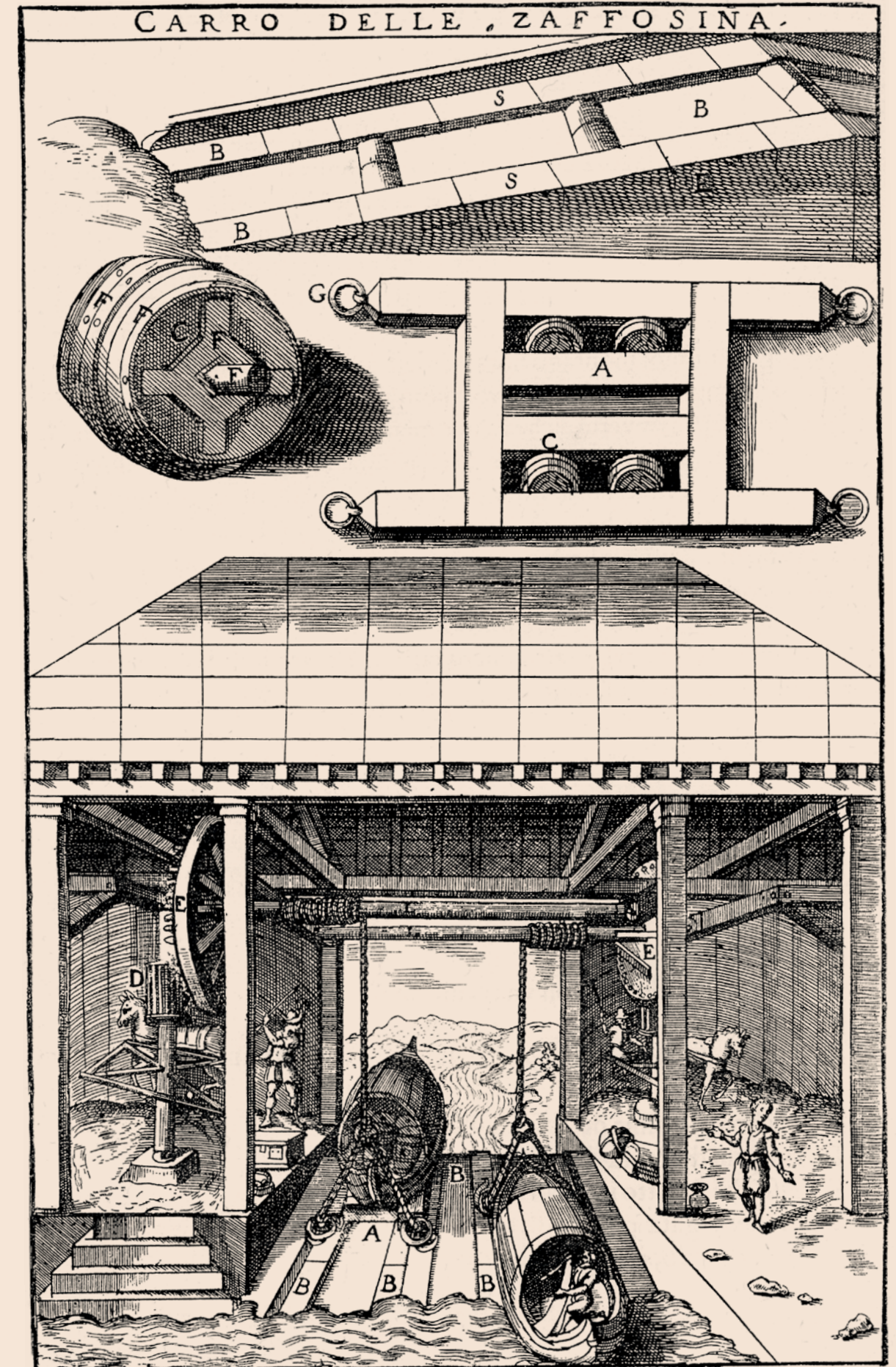
Les barques venant de Padoue par la Brenta étaient placées sur un chariot en bois muni de roues, le *carro*, puis étaient hissées au sommet d'un premier plan incliné par un système de poulies, d'engrenages et de roues mû par deux chevaux. Elles se laissaient ensuite glisser dans la lagune sur le second plan incliné. Le système était évidemment prévu pour fonctionner dans les deux sens. Peu avant sa destruction, l'installation du *carro delle Zaffosina* sera décrite en 1607 par l'architecte padouan Vittorio Zonca⁶³. La partie supérieure du dessin de Zonca en décrit les composants principaux : le plan incliné (B), le chariot de bois (A) avec ses roues (FC) et ses anneaux de traction en fer (G). La partie inférieure décrit le *carro* en fonction. Deux barques sont déplacées en sens opposé sur le plan incliné, l'une glisse vers la lagune et l'autre est hissée vers le canal dont on entrevoit le paysage

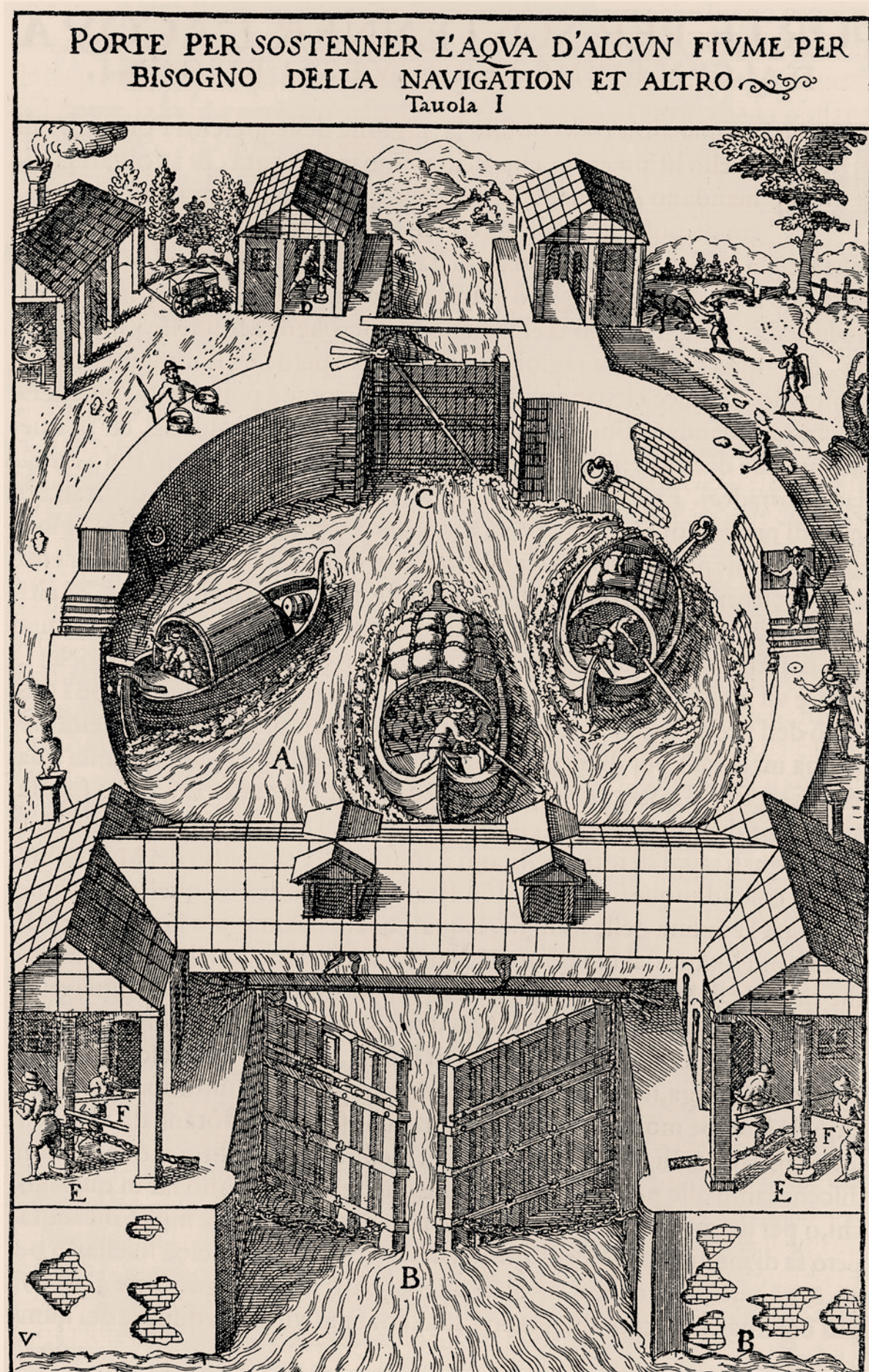
61 Aldino BONDESAN, «Natura antica e idrografia moderna del basso corso», in *Il Brenta*, Sommacampagna (Vr), Cierre Edizioni, 2003, p. 54-77.

62 Michel DE MONTAIGNE, *Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, éd. M. de Querlon, Paris, Le Jay, 1774, tome II, p. 5.

63 Vittorio ZONCA, *Novo Teatro di Machine et Edificii*, Padova, Pietro Bertelli editore, [1607], fac-similé Roma, Edindustria Editoriale S.p.A., 1960, p. 59.

Le *Carro della Zaffosina* vu depuis la lagune, d'après la description de 1607 de Vittorio Zonca, *Novo Teatro di Machine et Edificii*, Padova, Pietro Bertelli editore, [1607], fac-similé Roma, Edindustria Editoriale S.p.A., 1960, p. 59.





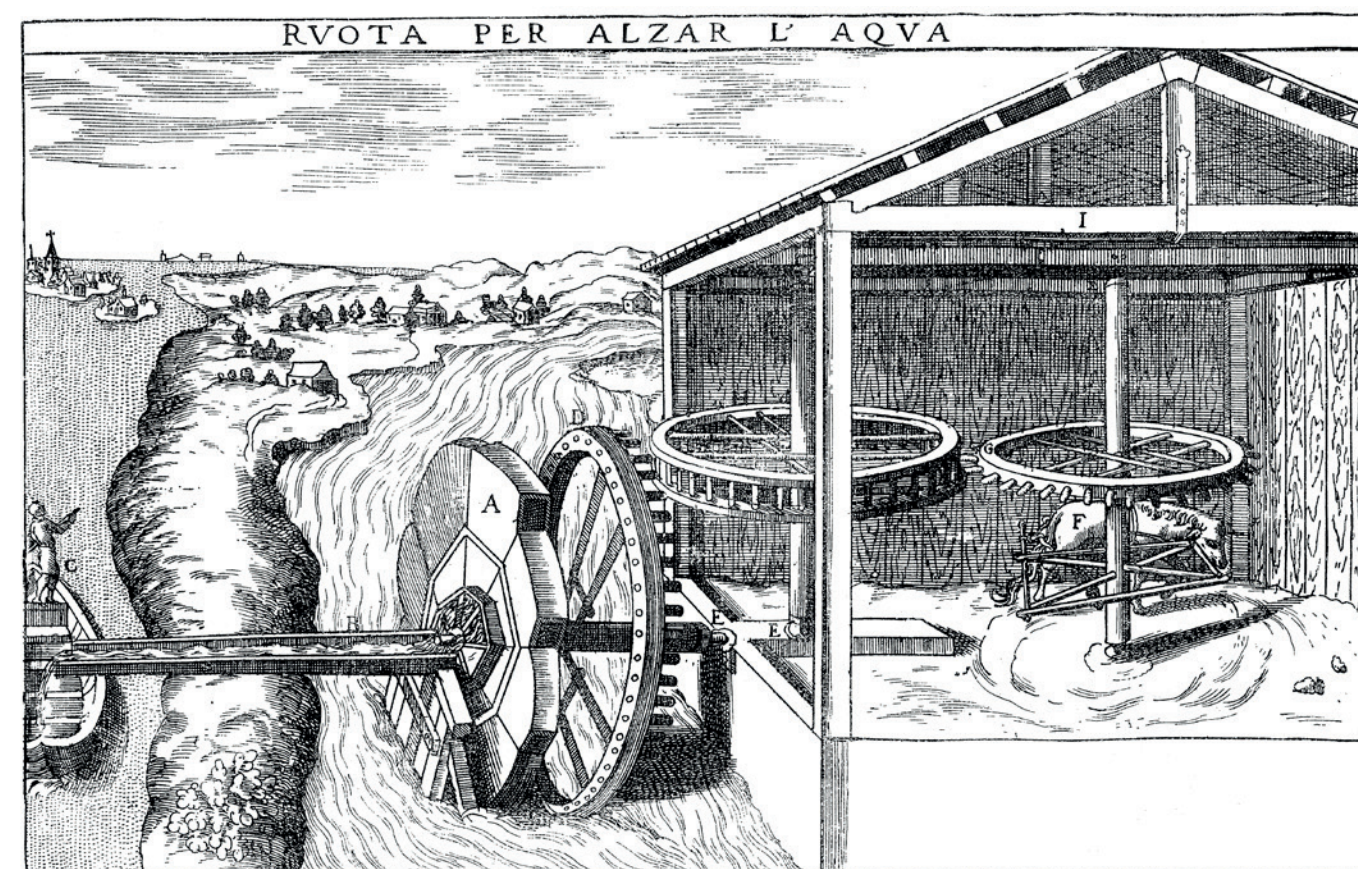
Une des premières descriptions d'écluse. Vittorio Zonca, *Novo Teatro di Machine et Edificii*, op. cit., p. 9.

champêtre. De part et d'autre, un cheval active un mécanisme de roue dentée permettant de démultiplier les forces, une démultiplication d'un rapport de 1/3 : la plus petite roue, le pignon, comprend 12 indentations tandis que la grande roue est munie de 36 dents. Les premières écluses virent le jour près de Padoue en 1481. Elles étaient dotées du système de doubles portes à angle permettant l'ouverture et la fermeture grâce aux différences de pression de l'eau qui caractérise nos écluses actuelles. Ainsi, la *Lixa Fusina* mise en service en 1438 fut-elle remplacée par l'écluse de Moranzani en 1612.

La topographie de ces lieux sera complétée au retour de Venise par la description de l'alimentation de la ville en eau douce à partir de petits ruisseaux issus de la Brenta. Venise, en effet, telle une gigantesque éponge posée sur l'eau n'avait pas d'eau, « Veniexia è in acqua et non ha acqua ». Privés d'eau potable, les habitants étaient contraints de creuser des puits, de recueillir l'eau de pluie et, pour les plus fortunés, de la faire venir par barque à partir de la terre ferme⁶⁴. Le précieux liquide était transvasé dans les citernes publiques et les puits privés (*pozzi*) qui agrémentent les courettes et les places.

Une noria permettait d'alimenter Venise en eau potable. *Ruota per alzar l'aqua*, Vittorio Zonca, *Novo Teatro di Machine et Edificii*, op. cit., p. 61.

⁶⁴ Ce système d'approvisionnement pouvait être fortement perturbé par des gelées qui obstruaient les puits et empêchaient la navigation des barques de Fusina. En 1754, lors d'une gelée particulièrement sévère, la ville totalement paralysée manqua d'eau. Toutes les barques furent réquisitionnées avec leur équipage; une flottille de 177 embarcations et de 822 hommes réunie en un temps record réussit à rompre la croûte de glace et à rétablir le passage des embarcations. Nelli-Elena VANZAN MARCHINI, *Venezia da Laguna a Città*, Venezia, Arsenale, 1985, p. 123.





J'avais oublié à dire de Venise, que, le jour que nous en partîmes, nous trouvâmes sur notre chemin plusieurs barques ayant tout leur ventre chargé d'eau douce : la charge du bateau vaut un écu rendue à Venise, et s'en sert-on à boire ou à teindre les draps. Étant à Ca'Fusina, nous vîmes comment à tout des chevaux qui font incessamment tourner une roue, il se puise de l'eau d'un ruisseau et se verse dans un canal, duquel canal lesdits bateaux la reçoivent, se présentant au-dessous. (JV 171)

À Moranzan, près de Fusina, des barques recueillaient l'eau de la Seriola, un petit canal issu de Dolo amenant une eau purifiée par son passage dans une série de vasques. Près de l'origine de l'aqueduc, à Dolo, se lit encore l'inscription « Hinc Urbis Potus » ou « d'ici l'eau potable de la ville ». La machine hydraulique, également décrite dans le traité de Vittorio Zonca, est une *noria* ou roue persane. Elle est animée par la force motrice d'un cheval qui active un mécanisme de roues dentées faisant tourner un moulin muni de godets. L'eau ainsi puisée dans la rivière est amenée dans la barque par une gouttière de bois.

VENISE

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, Venise ne sera abordée que par la mer. Les embarcations qui transitaient de Padoue à Lizza Fusina sur le canal de la Brenta n'étaient pas aussi rapides que les gondoles. C'est donc probablement sur l'une de celles-ci que nos voyageurs aguerris par l'expérience du lac de Garde affrontèrent la lagune après avoir troqué leurs chevaux. Ils longent la petite île de *San Giorgio in Alga*, un îlot d'une superficie de 0,15 km² occupé par la congrégation des chanoines séculiers de *San Giorgio in Alga* fondé en 1397⁶⁵. Ils s'engagent

⁶⁵ La congrégation sera dissoute en 1668 par Clément IX. En 1717, un incendie détruisit une grande partie du complexe et l'île tomba en désuétude. Elle devint une prison politique en 1799, fut remise aux autorités militaires en 1806, ensuite abandonnée à nouveau. L'église, le portail gothique, le clocher et les bâtiments adjacents ont été démolis. Cependant, des projets de rénovation existent.

L'île de *San Giorgio in Alga*.



Vue de l'île *San Giorgio in Alga*. Dessin au pinceau de Giacomo Guardi (1764-1835).

© Gabinetto dei Disegni e delle Stampe del Museo Correr, Venezia, inv. Cl. III n. 6430.

dans le canal de la Giudecca côtoyant l'île synonyme distante d'un peu plus de 4 km de Fusina, puis l'île de *San Giorgio Maggiore*. Le *Journal de voyage* ne nous livre aucun indice sur la suite de ce périple⁶⁶. Ils peuvent avoir abordé *riva degli Schiavoni* (quai des Slavons ou quai des esclaves) devant la place Saint-Marc ou plus probablement avoir poursuivi leur navigation sur le Grand Canal. Lorsqu'il résidera à Lucques, Montaigne consignera quelques souvenirs de son hébergement apparemment assez pénible « à Venise, où nous étions logés dans une maison trop publique et assez malpropre, parce que nous ne devons pas y rester longtemps » (JV 324).

Montaigne est accueilli par Arnaud du Ferrier (1508-1585), « l'ambassadeur du Roi près la seigneurie de Venise ». L'ambassade de France occupait le palais Michiel construit entre 1503 et 1513 par l'architecte Giovanni Buora. Il était établi dans le quartier du Cannaregio sur la *Fondamenta⁶⁷ della Sensa* située dans le prolongement de la *Fondamenta dei Mori* où se trouvait la maison du peintre Le Tintoret. Reçu docteur en droit à Padoue, du Ferrier avait enseigné à Bourges et à Toulouse. Il manifesta assez tôt une sympathie pour le protestantisme. Député au concile de Trente, il se fit remarquer par une harangue où il dénonçait violemment les prétentions de la cour de Rome, dut quitter le concile et fut envoyé à Venise – ville aux idées plus libérales – avec le titre d'ambassadeur. Il assura cette fonction de 1563 à 1567, puis fut remplacé provisoirement par Paul de Foix, futur ambassadeur à Rome. Il réoccupa ensuite le poste de 1570 à 1582, ce qui lui valut le privilège d'héberger dans son palais Michiel le futur roi Henri III à son retour triomphal de Pologne. Arnaud du Ferrier était donc âgé de 72 ans lorsque Montaigne lui rendit visite. Celui-ci écrira de sa main en marge du *Journal* : « Ce vieillard, qui a passé septante-cinq ans, à ce qu'il dit, jouit d'un

⁶⁶ Les auberges les plus renommées de la ville se répartissaient en deux zones : San Marco et Rialto. Non loin du Palais des Doges, sur le quai des Slavons, l'ancien palais Dandolo ne débutera sa carrière d'hôtel mythique qu'en 1822, à la fin de la République, lorsqu'il sera racheté partiellement par Giuseppe Da Niel, dit Danieli. Le palais Da Mosto, palais du XIII^e siècle situé le long du Grand Canal dans le *sestiere de Cannaregio* près du pont Rialto, restera la propriété privée de la famille Da Mosto jusqu'en 1603. Il deviendra le fameux *Albergo del Leon Bianco* où se presseront jusqu'au XVIII^e siècle les personnalités de la cité lagunaire. Contrairement à ce qui est parfois prétendu, aucune de ces auberges prestigieuses n'a pu être occupée par Montaigne.

⁶⁷ Rue bordant un canal.



La *Fondamenta delle Zattere*, dans le canal de la Giudecca, où accostent actuellement les bateaux en provenance de la Fusina.

âge sain et enjoué; ses façons et ses discours ont je ne sais quoi de scolastique, peu de vivacité et de pointe; ses opinions penchent fort évidemment, en matière de nos affaires, vers les innovations calviniennes» (JV 162). Du Ferrier retournera en France pour rejoindre la cour du roi de Navarre qui fera de lui son garde des Sceaux lorsqu'il accèdera au trône. Montaigne le reverra plus tard dans un triste état. Il écrit dans une de ses lettres au maréchal de Matignon : «J'ai vu en repassant m^r Ferrier malade à S^t Foi qui se résout de me venir voir un jour de cette semaine d'autres y seront des ce soir Je ne m'atan pas qu'il vieigne et me samble atandu son eage l'avoir laisse en mauves estat⁶⁸.»

Venise paraît un peu moins admirable à Montaigne qu'il ne l'avait imaginée. Lorsqu'il retourne chez l'ambassadeur, ce dernier lui confie «qu'il n'avait commerce avec nul homme de la ville, et que c'était une humeur de gens si soupçonneuse que, si un de leurs gentilshommes avait parlé deux fois à lui, ils le tiendraient pour suspect» (JV 162). La cité se protégeait jalousement de toute influence étrangère au point qu'il était strictement interdit d'inviter dans une famille noble un étranger, un ambassadeur par exemple, sous peine d'encourir les sanctions les plus graves. La République était en réalité une oligarchie aux mains d'un groupe de familles patriciennes sur lesquelles le doge avait peu d'autorité. Le Conseil des Dix créé en 1310 était à la fois un comité exécutif et un tribunal spécial doté de pouvoirs exceptionnels dont le but était la protection du pouvoir. Ce Conseil associé à trois inquisiteurs d'État avait institué un État policier où chaque personne suspectée de comploter contre l'État

Le canal de la Giudecca.

À gauche l'île de la Giudecca, à droite la *Fondamenta delle Zattere* avec à l'extrémité l'église Sainte-Marthe et au fond l'île de *San Giorgio in Alga*. Dessin au pinceau de Giacomo Guardi. © Gabinetto dei Disegni e delle Stampe del Museo Correr, Venezia, inv. Cl. III n. 0181.

était éliminée physiquement sans procès, indépendamment de son rang social : «c'était une humeur de gens si soupçonneuse».

À côté de cette oligarchie, l'organisme de forme républicaine était le Grand Conseil, composé de 300 à 400 membres. Il était dominé par des conseillers majeurs qui appartenaient tous à la noblesse vénitienne et dont la charge était héréditaire. Il lui incombait l'élection du doge à vie par une technique de tirage au sort reproduite à l'extrême, qui interdisait toute manipulation des votes émis. Ainsi le choix d'un doge était-il tout l'inverse de celui d'un pape avec ses conclaves soumis à de perpétuelles luttes d'influence entre familles rivales et grandes puissances étrangères. Mais tout cela n'était qu'illusion : le système entourait très habilement d'une grande apparence d'intégrité le choix d'un doge doté de peu d'influence réelle, tandis qu'une nomination au Conseil des Dix échappait quasiment à tout contrôle. Nicolo da Ponte, le doge de l'époque, régnera de 1578 à 1585 – une période assez tranquille – et mourra à l'âge vénérable de 94 ans. Gouvernée avec ordre, la ville connut peu de soulèvements populaires ou de rivalités violentes entre nobles. Hormis les proches du Grand Conseil, la noblesse apparaissait comme une élite solidaire, qui avait cependant peu de privilèges même si certaines charges lui étaient réservées, et se fondait par mariage à la classe marchande. Les simples citoyens, très surveillés par l'État, étaient regroupés par professions. Rarement pauvres, il se révoltaient peu. Demeuraient quelques esclaves, mais en constante diminution. Aux côtés des 100 000 Vénitiens vivaient de nombreux autres groupes. La ville était extrêmement peuplée; bien que vastes et bien construites, les maisons étaient pleines à craquer. Du matin jusque tard dans la nuit, les ruelles fourmillaient d'une foule internationale : Allemands, Français,



68 Michel DE MONTAIGNE, *Montaigne, œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, Lettre XXIII, *Au maréchal de Matignon*, p. 1388.



Des arcatures gothiques.



Les palais du Grand Canal sur la rive opposée du Campo della Pescaria.

Hollandais, Turcs, pour les principaux. Les membres de la communauté hébraïque étaient rassemblés dans le ghetto et portaient à certaines périodes un O jaune sur leurs vêtements.

Il est difficile de déterminer ce que Montaigne vit réellement durant sa première et unique visite de Venise. Il est sûr qu'il visita « toutes ses particularités, avec extrême diligence », comme il le fera plus tard à Rome.

Au demeurant les raretés de cette ville sont assez connues. Il disait l'avoir trouvée autre qu'il ne l'avait imaginée, et un peu moins admirable. Il la reconnut, et toutes ses particularités, avec extrême diligence. La police, la situation, l'arsenal, la place de Saint-Marc et la presse des peuples étrangers lui semblèrent les choses les plus remarquables. (JV 162)

La place Saint Marc n'est plus à présenter, « les raretés de cette ville sont assez connues ». Mais à l'époque de son séjour, Montaigne a pu connaître une de ces *acqua alta* dont Venise a le secret⁶⁹. Ces marées de fin d'automne particulièrement prononcées provoquaient l'inondation des parties basses de la ville, comme la place Saint-Marc et la basilique. Ces faits avaient été notés pour la première fois en 589 ; fin du xvi^e siècle, des *acqua alta* exceptionnelles furent enregistrées en octobre 1559, en 1599 et en décembre 1600⁷⁰.

Le séjour dans la lagune ne sera que d'une petite semaine, du samedi 5 novembre au samedi 12, probablement trop court au gré de Montaigne. Mais il souhaitait y retourner, argumentant qu'il avait voulu effectuer cette visite préliminaire en raison de la « faim extrême » de voir cette ville. En route vers Ferrare, il refusera de visiter l'abbaye de *la Praglia* sous prétexte qu'il retournerait dans la région : « Il n'y voulut pas aller, faisant état que toute cette contrée, et notamment Venise, il avait à la revoir à loisir ; et n'estimait rien cette visite ; et ce qui la lui avait fait entreprendre, c'était la faim extrême de voir cette ville. Il disait qu'il n'eût su arrêter ni à Rome, ni ailleurs en Italie, en repos, sans avoir reconnu Venise ; et pour cet effet s'était détourné de chemin » (JV 165). Par la suite, dans son dernier livre des *Essais*, il fera de Venise un havre de paix, une ville dans laquelle il souhaitera finir ses jours : « Je me conseillerais volontiers Venise pour y retirer un tel état et une telle faiblesse de vie. » Un propos que l'inconfort d'un long voyage l'amène aussitôt à nuancer : « Mais dans un si long voyage vous serez arrêté dans un taudis, où tout vous manquera⁷¹. » Aux États Généraux de Blois de 1588, il confiera à Jacques-Auguste de Thou son souhait de visiter une nouvelle fois Venise : « lui-même avait dessein d'aller à Venise, et pour l'y engager davantage, il lui promettait de ne le point quitter pendant tout le séjour qu'il y ferait⁷². » Mais la légendaire *aigre senteur de son marais* semble l'affecter particulièrement : « Le principal souci que j'ai pour me loger, c'est d'éviter l'air puant et pesant. Ces belles villes [que sont] Venise et Paris altèrent la faveur que je leur porte par l'âcre odeur, l'une de son marais, l'autre de sa boue⁷³. »

⁶⁹ Actuellement, les Vénitiens sont avertis du danger par 16 sirènes. Quatre niveaux d'alerte sonore permettent d'en annoncer la gravité (graduée sur une échelle variant de 110 à 140 cm).

⁷⁰ https://fr.wikipedia.org/wiki/Acqua_alta#%C3%89v%C3%A9nements_historiques

⁷¹ Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne, op. cit.*, livre III, chapitre IX, *Sur la Vanité*, p. 1187.

⁷² Jacques-Auguste de THOU, *Histoire universelle*, La Haye, Henri Scheurleer, 1740, Tome Onzième, Livre III, p. 103.

⁷³ *Ibid.*, livre III, chapitre LV, *Sur les odeurs*, p. 390.

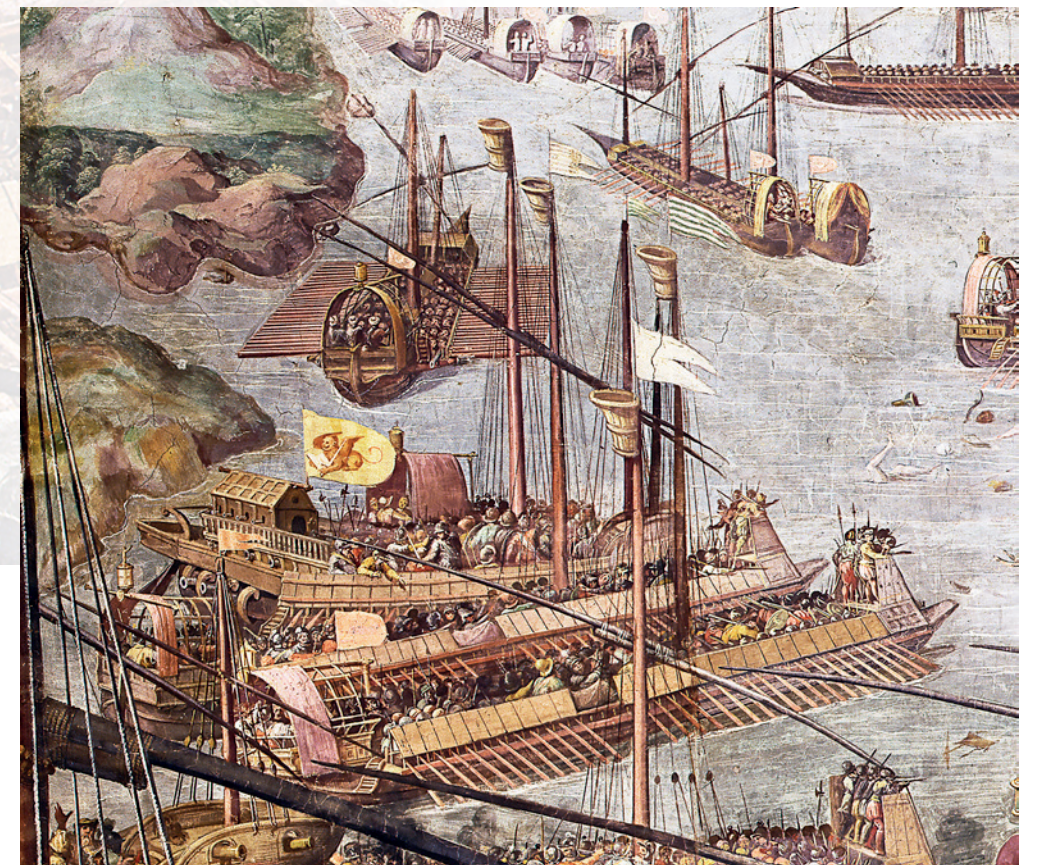


L'Arsenal est séparé de la ville par des canaux et de fortes murailles. On y pénètre par une grande porte, la *porte de Terre*, datant de 1460 et due à Antonio Gamballo; l'effigie du lion de Saint-Marc qui la surmonte est attribuée à Bartolomeo Bon. La construction de l'immense complexe qui comprendra des bassins (*arsena*), des chantiers de construction, une corderie, des fonderies de canons, une armurerie, débuta en 1304. L'Arsenal était en pleine activité à l'époque de Montaigne : le domaine couvrant une quarantaine d'hectares occupait plus de 4000 ouvriers (les *calafati* constituaient 5% de la population urbaine). Les opérations d'assemblage et de chargement des galères s'effectuaient à la chaîne, en commençant par les *arsena* intérieures et se poursuivant le long de la rive du canal reliant l'Arsenal à la lagune. Dans le secret de cette manufacture furent mis au point les prototypes des galéasses : « dans une halle couverte se dressait une galiote presque terminée, de 200 pieds de long et de 36 pieds de large, comportant de chaque côté 31 bancs pour les rameurs »⁷⁴. Vaisseaux à voiles et à rames, munis de deux ou trois mâts, bien plus gros et mieux armés qu'une galère, ces galéasses furent construites à Venise à partir du milieu du XVI^e siècle. Elles alliaient les qualités des galions (robustesse, tonnage, autonomie, artillerie) et des galères (manœuvrabilité, indépendance par rapport au vent). Ces navires de guerre furent déterminants lors de la bataille de Lépante et permirent à Venise de conserver la maîtrise incontestée de la Méditerranée jusqu'au début du XVIII^e siècle.

Plan de l'Arsenal. Aquarelle d'Antonio Di Natale (XVII^e siècle).
© Gabinetto dei Disegni e delle Stampe del Museo Correr, Venezia, prov. Gherro, inv. Cl III, n. 0194.

⁷⁴ Heinrich SCHICKKARDT, *Reis in Italien 1599-1600*, Montbéliard, Jacob Foillet, [1602], reprint Konstanz, Herrenberg Kulturkreises, 1986, p. 532.

L'accès navigable de l'Arsenal.



Trois galéasses en action.
Détail de la première fresque de la bataille de Lépante peinte par Giorgio Vasari en 1572.
Vatican, *Sala Regia*.
© Per concessione dell'Archivio e servizio fotografico dei Musei Vaticani, ogni diritto riservato.



Le *campo de Geto Novo*, une vaste place entourée de hautes maisons en est le centre.



Il est probable qu'outre la place Saint-Marc et l'Arsenal, Montaigne porta son attention sur le Ghetto, comme à Vérone et plus tard à Rome où il s'intéressera à une cérémonie de circoncision. Le concept est une invention purement vénitienne et le nom de *Ghetto* repris dans de nombreuses langues n'est qu'une déformation du vénitien *getto*, *geto* ou *gheto* qui signifie fonderie⁷⁵. Le Ghetto est en effet une zone de Venise située dans le quartier (*sestiere*) de Cannaregio, à l'emplacement d'une ancienne fonderie désaffectée. La résidence dans ce quartier fut imposée et réservée à la communauté hébraïque au début du xvi^e siècle par une République inquiète de voir cette collectivité concurrencer son hégémonie commerciale. En 1516, la décision fut prise au Sénat – par 113 voix pour et 48 voix contre – d'envoyer sous peine d'expulsion tous les Juifs de Venise au *Geto Novo*, encerclé de murs et fermé par des ponts-levis. Ce *Geto Novo* fut donc le premier d'Europe : « Les Juifs résident ensemble dans un lieu nommé *le Ghetto* où chaque famille possède une petite maison avec accès à une cour intérieure, à la mode d'un collège ou d'une maison sociale. Ils ne peuvent en sortir la nuit après la fermeture des portes et durant le jour ils sont tenus de porter un bonnet jaune⁷⁶. »

Des obligations très précises limitaient leur liberté : interdiction de sortir de l'enceinte du ghetto la nuit (des portes seront placées et gardées par des volontaires), interdiction de

Le *sottoportego de Ghetto Vecchio* est le passage voûté donnant accès au Ghetto.

Le puits ou réserve d'eau potable de ce quartier est en pierre d'Istrie. Le blason est à l'effigie de trois lions de Judée.



Détail d'une viole de gambe à trois cordes (cet instrument en possède souvent cinq à six). École vénitienne, 1580. Museo della Musica, Chiesa San Maurizio – S. Marco.

quitter leur lieu de résidence les jours de fêtes chrétiennes, obligation de porter un signe distinctif dès le franchissement des portes. Près de l'embarcadère du *ponte delle Guglie* se trouve un passage voûté, le *sottoportego de Ghetto Vecchio*, donnant accès au Ghetto. Le *campo de Geto Novo*, une vaste place entourée de hautes maisons où siégeaient trois grandes banques de prêt et deux synagogues, constitue le cœur de ce quartier. On y voit des immeubles parmi les plus élevés de la ville : du fait de l'impossibilité de construire de nouvelles habitations au sein de ces quartiers limités et clos, les constructions ont dû se développer verticalement.

Le lundi 7 novembre au soir, le lendemain de son dîner au palais Michiel, Montaigne reçut la visite d'un envoyé qui lui remit un petit livre *in quarto* accompagné d'une lettre : « Le Lundi à souper, 7 de Novembre, la signora Veronica Franco, gentifemme vénitienne, envoya vers lui pour lui présenter un petit livre de lettres qu'elle a composé ; il fit donner deux écus audit homme » (JV 162). Veronica Franco était une courtisane célèbre à Venise. Elle était aussi femme de lettres, elle avait écrit des poèmes tels les *Terze Rime e Sonetti* dédiés au duc Guillaume de Mantoue et parus en 1575. Le luxueux « petit livre de lettres » était un recueil des *Lettere familiari e diversi* édité à compte d'auteur, dédié le 2 août 1580 au cardinal Louis d'Este et à Henri III. Ce n'est donc plus un « vin d'honneur », mais une parution toute récente qui fut remise à Montaigne peu après son arrivée.

Veronica Franco est née à Venise le 25 mars 1546 de Francesco Franco et de Paola Fracassa, appartenant à une famille de vieille souche de *cittadini originari*. Elle fut éduquée par sa mère qui exerçait déjà la profession de courtisane. Très belle jeune femme, brillante, cultivée et poétesse, Veronica épousa en 1563, à l'âge de 17 ans, le médecin Paolo Panizza. Rapidement, l'union échoua. Elle entretint plusieurs relations suivies avec des notables de la ville et eut deux fils de pères successifs. Parmi ses amants les plus connus figurent Jacombo de Baballi, à qui elle donna un fils du nom d'Achille et ensuite Andréa Tron, dont elle eut également un fils, Énée. Sa maison, située près de l'église *Santa Maria Formosa* dans le *sestiere de Castello* (le second *sestiere* de Venise après celui de San Marco), était fréquentée par des musiciens, des peintres et des aristocrates. Elle tenait avec Domenico Venier – poète, critique littéraire et ancien sénateur – un salon littéraire où se donnaient

⁷⁵ *Getto*, en Italien actuel, est aussi un terme de métallurgie qui signifie moulage en acier, en fonte.

⁷⁶ « The Jewes have a place to dwell in severally, called Il Ghetto, where each family hath a little house, and all have one courtyard common, so as they live as it were in a Colledge, or Almes-house, and may not come forth after the gates are locked at night, and in the day they are bound to weare a yellow cap » (traduction de l'auteur). Fynes Moryson, *An Itinerary*, London, John Beale, [1617], reprint Glasgow, James MacLehose and Sons, 1907, vol. I, p. 192.

des représentations musicales, des débats philosophiques et des lectures poétiques. C'est alors qu'elle eut une longue relation avec Marco Venier, le frère de Domenico. L'activité littéraire était pour elle à la fois une distraction, une arme et un instrument de propagande. C'est d'ailleurs par licence poétique qu'elle modifiera la dernière voyelle de son nom, s'attribuant le nom de plume de Veronica Franca. Le salon littéraire de Domenico Venier s'intéressait à la poésie médiévale écrite dans la langue vernaculaire, une tendance proscrite par Pietro Bembo dont le modèle était le sonnet de Pétrarque. Le groupe développait aussi le *capitolo*⁷⁷, un genre basé sur des vers de 11 syllabes influencé par les poésies latines élégiaques d'Ovide, dont le dynamisme était entretenu par une sorte de duel dialogué entre deux poètes, la *proposta - riposta*. Un genre qui probablement inspira le style madrigalique de Monteverdi⁷⁸.

Le modèle des *Lettere familiari* remonte aux écrits de Cicéron et de Sénèque. Ces lettres, qui le plus souvent respectaient l'anonymat, permettaient à Veronica Franca de projeter la vie privée dans la sphère publique et ainsi de commenter les actions des hommes. Paradoxalement, son expérience de la vie lui permettait en quelque sorte de se positionner en experte de la conduite vertueuse, de donner des conseils ou même de porter des jugements moraux. Les cinquante *Lettere familiari*, écrites du temps de la jeunesse de Veronica, gardaient une portée générale et traitaient d'une variété de sujets : compliments à une jeune accouchée, vœux de guérison à un ami malade, communication de renseignements, billets d'invitation.

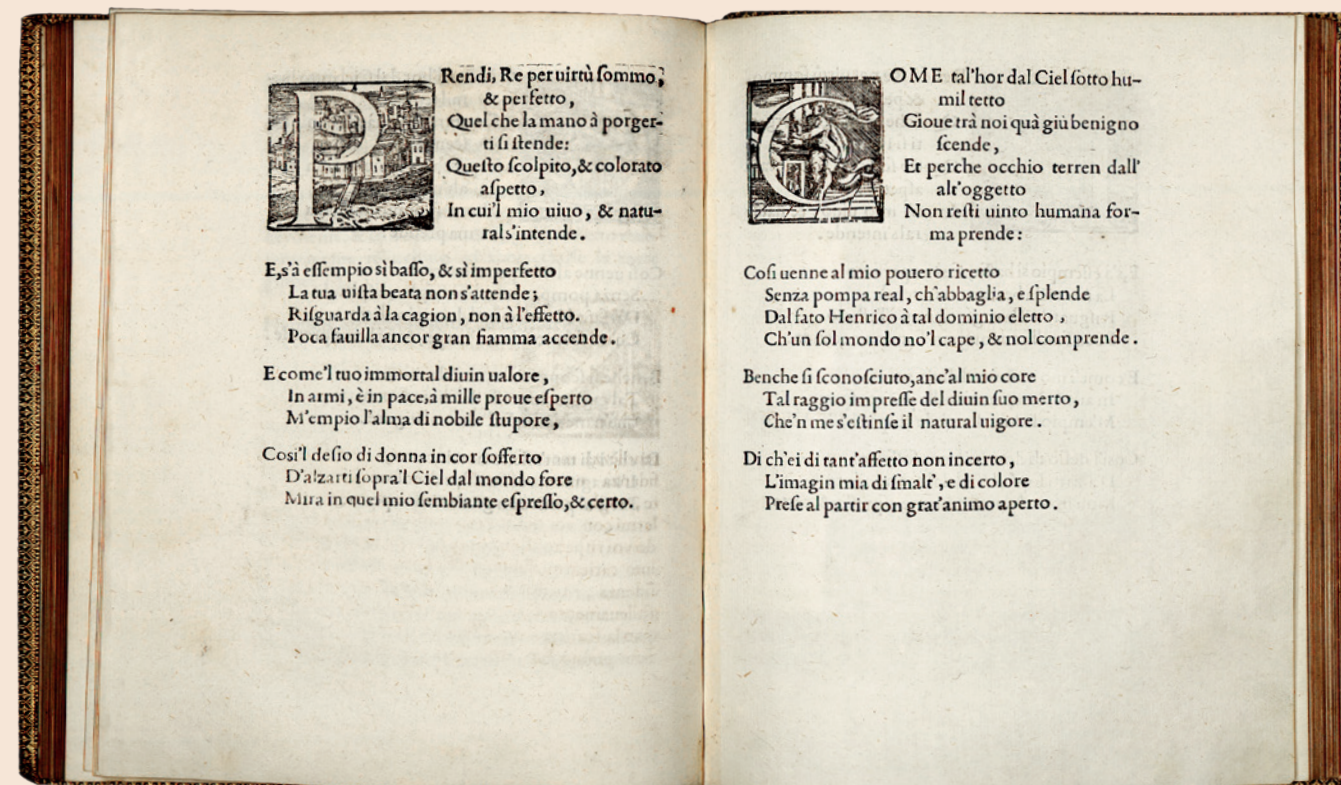
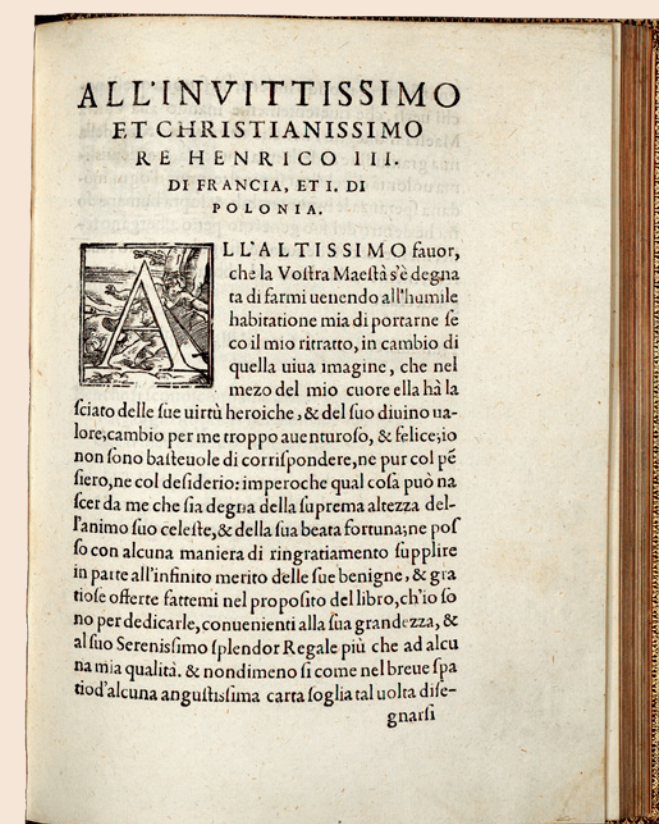
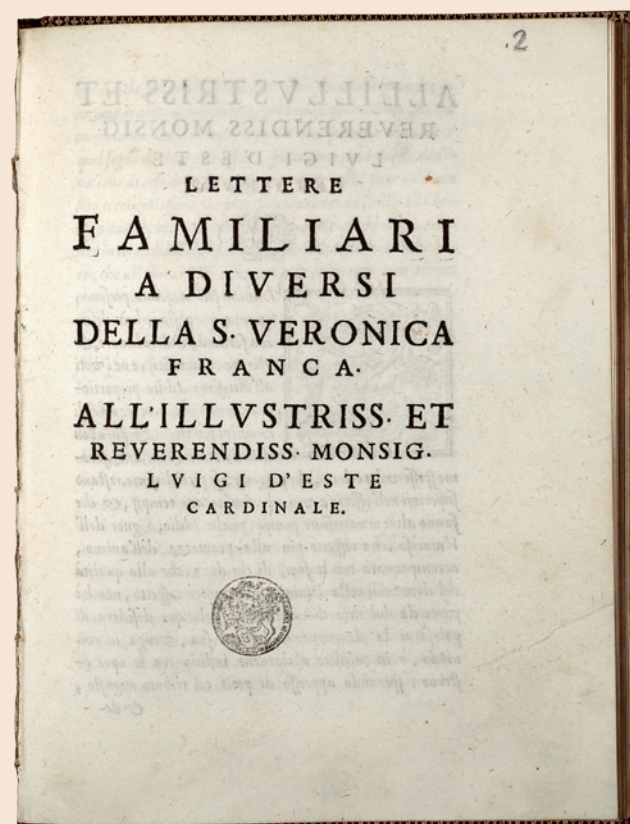
Le destinataire de sa lettre XXI était Jacopo Robusti, dit Le Tintoret ou Tintoretto. En 1574, il fit de Veronica âgée de 28 ans un portrait devenu célèbre. Ce *Portrait d'une dame* représente le buste d'une femme dont le regard est dirigé vers la gauche. La tête est couronnée de boucles d'un blond vénitien, un blond roux aux nuances dorées et cuivrées. Elle est revêtue de plusieurs couches de vêtements dont une *camicia* blanche, un corsage rose orné de broderies et de perles, une étole de velours foncé. Elle porte aussi un collier de perles et un second collier alternant perles et pierreries qui s'étend en diagonale sur la poitrine dans le style romain antique. Les coûteux bijoux et les somptueux vêtements dont le relâchement révèle l'orée d'un mamelon sont révélateurs d'une courtisane élégante et raffinée. Elle est belle sans doute, mais au-delà du désir masculin : elle se contrôle en regardant au loin, évitant le regard du spectateur.

Veronica Franco figurait dans cet étrange *Catalogo delle principali e più honorate cortigiane di Venetia* avec l'indication suivante « Veronica Franco, a S. Maria Formosa, pieza (mezzana) so mare : scudi due »⁷⁹. Ce catalogue datait de 1570 et mentionnait par ordre alphabétique toutes les « principales et plus honorées courtisanes de Venise », dont Veronica Franco exerçant dans la zone de S. Maria Formosa, avec sa mère comme entremetteuse. Le tarif de deux *scudi*, deux écus, n'était pas le plus élevé du catalogue. Sa relation la plus prestigieuse fut celle d'Henri III qui lui fut présenté par Alphonse d'Este, duc de Ferrare et oncle du roi⁸⁰, lors de sa visite à Venise en juillet 1574. Le jeune Henri avait d'ailleurs em-

Frontispice des *Lettere familiari a diversi* de Veronica Franca édités en 1580 et portant la dédicace au Cardinal Luigi d'Este.
© Biblioteca Nazionale Marciana, Venezia, Rari V. 494.01.

Adresse à Henri III, roi de France et de Pologne, *Lettere familiari a diversi* de Veronica Franca.
© Biblioteca Nazionale Marciana, Venezia, Rari V. 494.02.

Les deux sonnets dédiés par Veronica Franco à Henri III, *Lettere familiari a diversi*.
© Biblioteca Nazionale Marciana, Venezia, Rari V. 494.



77 Veronica FRANCO, *Poems and selected letters*, éd. M. L. King et A. Rabil Jr, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1998, p. 7.

78 Bonnie GORDON, *Monteverdi's unruly women : the power of song in early modern Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 87.

79 Alessandro D'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI, op. cit.*, p. 133, note 3.

80 À Saint-Maur-des-Fossés, Henri III et Catherine de Médicis remirent à Charles d'Estissac une lettre patente destinée au duc de Ferrare.